

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. — L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. — L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme; l'explication des légendes et croyances populaires de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

VINGT-TROISIÈME ANNÉE. — 1880

PARIS

SOCIÉTÉ POUR LA CONTINUATION DES ŒUVRES SPIRITES D'ALLAN KARDEC

ANONYME ET A CAPITAL VARIABLE DE 42.000 FRANCS

SIÈGE ET ADMINISTRATION : rue Neuve-des-Petits-Champs, 5

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

Réserve de tous droits

OUVRAGES SUR LE SPIRITISME

Le livre des Esprits (partie philosophique), comprenant les principes de la doctrine spirite; 2 vol. in-12, 27^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

Edition allemande : Vienne (Autriche). — Deux parties qui se vendent séparément : 3 fr. 50 cent.

Le livre des Médiums (partie expérimentale). Guide des Médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 14^e édition, 3 fr. 50.

Edition espagnole : Madrid, Barcelone, Paris, Marseille; prix : 3 fr. 50., port payé.

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 12^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. 1 vol. in-12, 7^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

La Genèse, les miracles et les prédictions, selon le Spiritisme, 6^e édition, prix : 3 fr. 50 cent.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 20^e édition, 1 fr.; par la poste, 1 fr. 20.

Le Spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 francs; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Edition en langues anglaise, espagnole, russe, portugaise.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes; par la poste, 15 cent.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 centimes; vingt exemplaires, 2 francs; par la poste 2 fr. 60 cent.

Voyage spirite en 1862. Brochure in-8, 50 cent.; avec le port, 60 cent.

OUVRAGES DIVERS

Le doute. 3 fr. 50 cent.

L'esprit consolateur. 3 fr. 50 cent.

Les grands mystères, par Eugène Nus. 3 fr. 30 cent.

Entretiens sur le spiritisme, comment il faut le comprendre et l'interroger, par M. Fcois Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées. 1 fr. 50 cent.; avec port, 1 fr. 65 cent.

La raison du spiritisme. 3 francs, et 3 fr. 40 cent., port payé.

Essai, par Miss Anna Blackwell. 1 franc.

Recherches sur les phénomènes du spiritualisme par W. Crookes, 3 francs relié; 3 fr. 30 cent., port payé.

Le spiritisme devant la science. Avec port, 1 fr.

Effa, le roman d'une libre-penseuse. 2 francs; avec port, 2 fr. 30.

La femme et la philosophie spirite. 2 fr. 50 cent.

Choses de l'autre monde, par Eugène Nus, 3 fr. 50 : 4 fr. port payé.

Tous ces ouvrages se trouvent à la **LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITE**, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, à Paris, qui les expédie contre un mandat-poste à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, gérant de la Librairie.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

La REVUE SPIRITE paraît du 1^{er} au 5 de chaque mois, par cahiers de deux feuilles et demie au moins, grand in-8, formant 40 pages.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an ; Union postale, 1^{re} partie, 12 francs ; Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier. Aux personnes qui s'abonnent dans le courant de l'année, on envoie les numéros parus.

Prix de chaque numéro séparé : 1 franc *franco* pour toute la France ; pour l'Etranger le port en sus.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste.

Pour les personnes hors de Paris, envoyer un mandat sur la poste ou une traite à vue sur Paris, à l'ordre de M. Leymarie, administrateur.

Cn ne fait point traite sur les souscripteurs.

On ne reçoit que les lettres affranchies.

Les bureaux d'abonnement sont situés à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, librairie des sciences psychologiques.

Chaque année forme un fort volume grand in-8^o, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 21 premières années, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1863, 1864, 1865, 1866, 1867, 1868, 1869, 1870, 1871, 1872, 1873, 1874, 1875, 1876, 1877, 1878, 1879, prises ensemble, 5 francs *franco* le volume 23^e année, 1880, prise avec les premières 10 francs, *franco* pour la France et l'Algérie ; Etranger, port en sus, comme ci-dessus pour l'abonnement.

Un volume seul, 5 fr. 75 cent. Collections reliées, 1 fr. 50 cent. de plus par volume.

Demander le catalogue de la librairie spirite, 25 centimes, port payé.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23^e ANNÉE.

N^o 1.

JANVIER 1880.

Aux Abonnés de la Revue Spirite.

Au lieu de s'abonner par l'intermédiaire des libraires, un indifférent quelconque, la plupart des lecteurs de la *Revue* s'adressent directement à nous et entretiennent ainsi des rapports fraternels et pleins de sympathie ; ils nous réitèrent l'expression de reconnaissance pour la doctrine dont ils reconnaissent les bienfaits, nous envoient leur témoignage de gratitude, et si nous avons un regret bien réel, c'est de ne pouvoir les remercier tous, personnellement, par une lettre. Leurs bonnes paroles sont une force réelle pour continuer avec énergie l'œuvre si laborieuse et si souvent ingrate de la propagation, aussi tenons-nous essentiellement à les recevoir.

Oui, la forte, la douce, la consolante philosophie spirite, si rationnelle dans son ensemble, raffermir les affligés auxquels elle donne la clef des mécomptes et des épreuves inattendues ; pour le bien qu'elle leur fait, ils remercient Dieu dont ils ne séparent pas les guides bienveillants qui les ont initiés et qui dirigent le mouvement ; et ne sommes-nous pas tous plus ou moins affligés !...

Les membres de la *Société pour la continuation des Oeuvres spirites d'Allan Kardec* sont stimulés dans leur zèle et leur dévouement à la cause par ces vœux que des F. E. (1. leur adressent ; ils persévèrent dans la tâche librement acceptée, en attendant que le maître lui-même revive pour reprendre le bon travail ininterrompu, qui n'aura pas eu de solution de continuité, et qu'il terminera pour le bonheur des hommes ; si, avant lui, il survenait un Esprit doué de facultés spéciales et puissantes pour le bien de la cause, la société saurait le reconnaître et seconder son mérite par tous les moyens qu'elle possède.

La *Revue Spirite* commence sa 23^{me} année, la Librairie spirite sa 12^{me} année ; l'idée qu'elles représentent est périodiquement, depuis 1858, enterrée avec la formule suivante : « Le Spiritisme est bien mort, jetons une dernière pelletée de terre sur sa tombe. » Cependant, la *Revue* enregistre très-souvent la bienvenue de nouveaux lutteurs, qui, avec persévérance et abnégation, travaillent avec ardeur, avec une conviction basée sur des études suivies et un criterium sévère, à faire connaître toute la portée des phénomènes dits spirites ; et ces lutteurs sont des princes de la science, que toutes les revues et les académies scientifiques ont acceptés, dont on ne

peut nier le savoir et le génie; aussi, les positivistes infailibles prétendent-ils, les pauvres gens, que ces hommes célèbres, dont le jugement est sain et solide lorsqu'ils s'occupent de science orthodoxe, ce qui les rend alors perspicaces et clairvoyants, deviennent, par une grâce d'état, hallucinés, lourds, absurdes, des *aurea mediocritas* qui tombent en enfance, qui ont une *névrose*, pour lâcher le grand mot, dès qu'ils s'occupent du spiritisme. Si vous demandez à ces grands prêtres, à ces théologiens de l'église positive, à ces marguilliers de la science, le pourquoi de ces allégations, ils répondront qu'ils se servent de ce casse-tête pour assommer l'ennemi, nier ce qu'ils n'ont pas étudié et ne veulent pas connaître; aussi pour couper un mal dangereux jusque dans sa racine! — Ces écrivains sans vergogne ne doivent-ils pas être considérés comme les hystériques de la véritable science, des névropathes de l'infailibilité matérialiste?

C'est un *signe des temps* que ce fait remarquable d'hommes supérieurs qui, dans tous les pays, jettent le masque conventionnel et affrontent le préjugé pour se dire croyants en la réalité des phénomènes médianimiques, qui écrivent des volumes pour défendre avec une rare vigueur de dialectique cet ordre d'idées; spiritualistes et spirites, sachons les féliciter, et puissent leurs noms être bénis, vénérés dans la mémoire de tous les partisans de la cause, dans le souvenir des générations futures.

Le *Spiritisme devant la science* (1), volume que tous nos abonnés ont reçu, donne cette preuve que des astronomes, des chimistes, des mathématiciens, des linguistes, des anthropologistes, des ingénieurs, des philosophes et des littérateurs éminents, soutiennent aujourd'hui la thèse traitée par Allan Kardec avec une logique incomparable, une puissance de raison exceptionnelle. Le Spiritisme, entré dans une voie plus large, s'unit aux méthodes les plus rationnelles de recherches, et, de concert avec elles, il marche à la conquête de la vérité, du progrès, de la solidarité morale universelle.

L'élan est donné, et ce ne sont pas les écrivains opportuniste du journal *la République Française*, les Jules Soury, les rédacteurs militants de la presse politique et de la presse jésuitique qui peuvent arrêter ce mouvement en avant; nous allons donner un essor inconnu à l'honnêteté publique, aider à la transformation de la société par l'instruction, l'éducation, par la preuve irréfutable que la responsabilité individuelle et collective est une loi aussi nécessaire à la vie des peuples que l'oxygène l'est au jeu de nos poumons.

Et cela est tellement vrai, tellement dans la logique des choses, que les sectaires religieux affolés, impuissants contre ce courant irrésistible d'idées en sont venus à seconder les athées dans cette campagne générale. La vieille Sorbonne, dont le dôme n'abrita jadis que des groupes de savants sérieux, si célèbre par tout ce qui y

(1) 1 fr. 50 cent. à la Librairie spirite, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

fut fait, la respectable Sorbonne reçoit de piteux prestidigitateurs que l'on élève à la dignité de professeurs d'anti-spiritisme; jadis médiums et spirites, autorisés par le pouvoir, ils viennent à nouveau exterminer le Spiritisme. En province, des physiciens amusants du même ordre vont partout, avec leur tour de passe-passe, sur les théâtres, dans les séminaires et les maisons religieuses surtout, prouver que les Esprits n'existent pas, puisque médiums et charlatans, spirites et chevaliers d'industrie sont choses similaires! on veut rendre méprisable et trapper d'incapacité toute personne qui croit au Spiritisme. Ce procédé, cette *escobarderie* pour surprendre la religion des simples, ou de ceux qui ne lisent pas, ne s'emploie pas seulement à l'aide de joueurs de gobelets qui enjolent leur auditoire, il est d'autres procédés pour semer des pièges devant la bonne foi des lecteurs, nous citons un exemple :

En France, deux compagnies puissantes, celles de l'*Assurance générale sur la vie*, et la *Nationale*, envoient chacune et chaque année, à leurs assurés, qui se chiffrent par millions, un almanach ou se trouvent des articles intitulés : *Le Spiritisme et l'Assurance*, vrai ramassis de platitudes déloyales pour faire rire les assurés aux dépens d'hommes libres, indépendants et studieux; ces trivialités, avec lesquelles ces almanachs prétendent « *avoir bien et dûment enterré le Spiritisme en France*, » sont préconisées par les directeurs de ces compagnies qui ne sont rien moins, nous dit-on, que les serviteurs fidèles du Sacré-Cœur de Jésus, celui de la très-sainte Marie Alacoque. Avec ces insanités burlesques, sans logique ni bon sens, les sectaires prouvent leur impuissance! les hommes les plus capables de cette secte, entrés en lice à tour de rôle, ont déployé toute leur argumentation, depuis vingt-cinq ans, et comme le Spiritisme se porte bien, que de véritables savants, et non des courtiers de la littérature, l'adoptent et le défendent plus que jamais, les hommes sérieux restent convaincus que la pénurie de bonnes raisons seule force les escobards à employer la triste et ignoble ressource de la calomnie.

Le Spiritisme reste ce qu'il est en réalité; sa doctrine concise, claire, défie les fausses interprétations, car elle est écrite en termes si compréhensibles et l'ensemble en est si logique, que ses ennemis ne parviendront jamais à lui faire dire le contraire de ce qu'elle dit, à faire sortir les adeptes de la modération qui étonne et contrarie leurs calomniateurs; ces derniers, selon A. K. peuvent se dénombrer ainsi : Fanatiques de tous les cultes, Croyants satisfaits, Croyants ambitieux, Croyants pour la forme, Matérialistes par système, Sensualistes, Insoucians, Panthéistes, Déistes, Spiritualistes sans systèmes, Croyants progressistes, Croyants non satisfaits, Incrédules faute de mieux, Libres-penseurs, Spirites d'intention.

Les philosophes incroyants et tous ceux que nous avons nommés possèdent la force matérielle, le nombre, l'audace, la résistance passive; sous l'idée d'émancipation intellectuelle, les radicaux de la libre-pensée s'affranchissent de tout frein et prenant le

masque du positiviste ; ils cachent ainsi leur athéisme et leur matérialisme si répulsif pour l'opinion des masses ; ils anathématisent celui qui ne pense pas comme eux fut-il un libre-penseur croyant ; les spirites sont rangés dans cette catégorie, et toute manœuvre ténébreuse est bonne contre eux. Il en est qui, pour les ridiculiser, les compromettre et les rendre suspects, leur donnent le baiser de Judas pour les mieux étouffer ; ils s'insinuent dans les réunions pour y semer des ferments de discorde et travestir habilement tout ce qui s'y dit et s'y fait. Spirites, restez dans la voie de la prudence, de la légalité, et dites son fait à tout homme qui, sous l'apparence d'un zèle factice et trop souvent intéressé, voudra vous entraîner à ne pas être modéré, à renier Dieu, la prière, la responsabilité personnelle.

On émet actuellement cette prétention, que : « *Dieu n'existe pas* et que *s'il existe*, il ne peut rien changer aux lois éternelles ; or, pourquoi le prier, puisque le sort des Esprits est tracé, disent-ils ? toute demande par mots devient inutile, et c'est maintenir la bigoterie et la superstition que de prier dans les réunions, le Spiritisme étant une science et non point une religion. »

Que cet ordre d'idée soit personnel à un groupe, ou bien qu'il ait été habilement insinué parmi les spirites, il ne reste pas moins établi que, si par les lois fluidiques on explique la puissance de la pensée qui peut attirer un Esprit, on concevra de même la puissance de la prière qui n'est autre qu'une pensée projetée vers un but prévu, déterminé ; la révolte et l'orgueil, seuls, peuvent en nier l'efficacité. Les âmes de nos morts à cette vie ne réclament une bonne pensée, une prière, que parce qu'elle leur est utile, que nous en constatons la valeur dans certaines maladies, et que les médiums-guérisseurs l'emploient comme le meilleur des auxiliaires. Les présomptueux et les ignorants qui ne prient pas ignorent la force qu'une invocation mentale, qu'une bonne pensée donne à l'Esprit prêt à faiblir, à celui qui regrette les absents, qui a besoin d'un soutien moral dans l'adversité, à tous ceux qui croient qu'en élevant son âme on échappe aux choses trop matérielles pour entrer en communion avec Dieu et le monde spirituel.

Fondez une secte qui nie la prière, et vous rabaisseriez, vous glacerez les âmes qui veulent être réchauffées ; la sympathie générale vous manquera, car on ne peut réellement élever l'Esprit qu'en lui donnant une somme de joie et une augmentation de satisfactions morales sans lesquelles il n'a pas sa raison d'être, et qui d'ailleurs, le mettent en harmonie avec ses aspirations innées ; et ces aspirations augmentent d'intensité à chaque incarnation nouvelle, c'est incontestable. Les prières spirites n'étant imposées à personne, puisque chacun est libre de prier selon sa conscience, ont cet avantage de ne froisser aucune secte et de servir aux juifs, aux musulmans, aux chrétiens, etc.... Toute réunion d'hommes qui niera Dieu dont l'existence est admise en principe, qui rejettera la prière, n'aura qu'une existence éphémère, car,

avant tout (on ne saurait trop le répéter), les âmes ont un grand nombre de vides qu'il faut combler avec des satisfactions morales, avec des preuves positives, et elles ne suivront jamais la secte qui n'aura pas su se mettre à l'unisson de l'opinion générale en prenant le point de départ de tous ses principes dans l'observation des faits, en ne se tenant pas toujours au niveau des idées progressives.

La force étant impuissante à renverser l'édifice spirite, ses ennemis suscitent ces dissidences étranges, vaines tentatives pour essayer si cette doctrine ne sera pas détruite par elle-même. Nous devons à nos lecteurs ces quelques réflexions qui indiquent comment, dans bien des villes, les groupes ont pu s'annihiler les uns les autres pour de vaines rivalités, par des exagérations dues à l'ignorance, qui, selon Voltaire, est tout ce qu'il y a au monde de plus absolu. Des réunions de famille innombrables remplacent ces groupes, l'ennemi ne pouvant y pénétrer sans montrer patte blanche. Le Spiritisme marche sans arrêt, puisqu'il est une loi. S'instruire, se mettre au niveau des idées scientifiques reconnues et acceptées, doit être une règle pour les adeptes d'Allan Kardec, et sur ce terrain, soutenus par notre philosophie, notre belle doctrine, il n'y aura plus de dissidences; le Spiritisme aura fait de ses adeptes une seule famille unie pour le bien, le beau et le juste; mais cela il faut le vouloir avec énergie, avec *esprit de suite*. A tous nos collaborateurs, nos correspondants et à nos F. E. C. nos vœux de bonne année. M^{me} Allan Kardec jouit d'une belle santé; elle remercie tous les adeptes qui lui adressent des souhaits, elle leur envoie une pensée fraternelle.

Pour la Société, les Administrateurs : P.-G. LEYMARIE, H. JOLY.

L'un de nos amis nous fait cette proposition : « Si les spirites peuvent, par des cotisations assurées, réaliser chaque année la somme de 50,000 francs, je m'engage à verser 5,000 francs annuels pour avoir des conférenciers instruits qui puissent, en France et en Belgique, faire connaître le Spiritisme et le défendre en face de nos adversaires. » Nous demandons l'avis de nos F. E. C. de la France et de l'étranger, cette proposition étant très-sérieuse et émanant d'un homme d'action.

Ouvrages spirites et spiritualistes nouveaux parus pendant l'année 1879.

Scientific papers (Wissenschaftliche Abhandlungen : Leipzig), de l'astronome Zöllner, 3 vol. in-8°.

Le Cathéchisme universel, par Babin, Augustin, 2 fr. 50 cent. relié.

Collection générale des Œuvres de M. Babin, Augustin, scientifique, psychologiques et morales, 2^e édition, rel., 10 francs, port payé. *Recommandée*.

Concours littéraire, prix Guérin, de 3,000 francs, sur un ouvrage philosophique ayant trait à nos croyances.

La Route de la pensée, par M. Wichart, 10 francs, port payé.

Les Fluides 30 cent., et *Esquisses Géologiques*, 25 centimes. *Recommandées*.

Recherches sur les Phénomènes du Spiritualisme, par William Crookes; relié, 3 francs; 3 fr. 30 cent., port payé. *Très-recommandé*.

Vision du prophète, 1 fr. 50 cent. par Mikaël.

L'Esprit consolateur, par V. Marchal, 3 fr. 50 cent.
Almanach spirite, 1879 et 1880, 50 centimes, port payé.
Effet probable du Progrès spirite, 75 centimes. *Recommandé*.
Cours de Magnétisme, par Ch. Lafontaine, 5 fr. 50 cent.; édité par livraisons, 50 centimes.

Le Groupe Dupuis, édition épuisée.
La République naturaliste, par Eugène Nus, 60 centimes.
La Chaîne magnétique, mensuel, 6 francs par an.
Revue internationale du Magnétisme, mensuel, 6 francs par an.
Livre des Esprits, en Polonais, édité par M. F. Gtodziaski, 3 fr. 50 cent.
Les destinées de l'âme, par Arsène Houssaye, 3 fr. 50 cent.
Voyage à travers les Gaules, par M. Lionel Bonnemère, 3 fr. 50 cent.
Qu'est-ce que la Religion du Christ? 20 centimes.

Entretiens sur le Spiritisme, comment il faut le comprendre, l'interroger et l'étudier, par M. François Vallès, Inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées. 1 fr. 50 cent.; port payé, 1 fr. 70 cent.

Impressions de nature et d'art, par M^{me} Alphonse Daudet, 4 francs.
La Physique transcendente et la soi-disante Philosophie, par Zöllner.
De la Lumière, toujours plus de Lumière, journal hebdomadaire spirite, en allemand, 10 francs par an.

Elfa, roman d'une libre-penseuse, 2 fr. 30 cent., port payé. *Recommandé*.
Etude sur l'Ame, par Cahagnet, 1 franc. *Recommandé*.

Le Spiritisme devant la science, par Ch. Fauvety et M^{me} Cochet, 1 fr. 50 cent. *Recommandé* particulièrement pour défendre la cause.

Manuel d'Hydromagnétisme curatif, par M. Boens, 3 francs.

Isis Un Veiled, par M^{me} Blavatsky.

Nicodème, volume de communications et commentaires, obtenus par nos frères de Lérída.

The Theosophist, à Bombay, 25 francs par an, journal mensuel, édité par M. H. Blavatsky. On s'abonne à la *Revue spirite*.

Revue générale du Spiritisme.

Il paraîtrait que dans le Piémont les pauvres possédées de Verzeguis étaient tourmentées de toute manière, soit par les prêtres; soit par la faculté de médecine, soit par l'autorité; cette trinité de forces n'avait rien compris à ces cas extraordinaires qui appartiennent au domaine spirite, aussi, l'un de nos frères en croyance, l'honorable baron D..., s'est-il entendu avec le député de Tolmegio, pour que, désormais, ces malheureuses jeunes filles soient mises à l'abri de nouvelles poursuites au cas où elles auraient d'autres accès de possession.

M. le docteur Charcot, qui retrouve, dit-il, le même caractère de cette possession dans les effets nerveux qu'il produit sur les hystériques de la Salpêtrière, devrait guérir les possédées de Verzeguis, ou bien donner à ses confrères du Piémont les moyens curatifs qu'il possède. Un amphithéâtre a été construit pour les cours de la clinique des maladies nerveuses, et plus de cinq cents auditeurs assistaient à la première leçon, donnée dimanche à la Salpêtrière.

La société spiritualiste de Cracovie, nommée l'*Harmonie philosophique*, fondée dernièrement, nous inscrit sur son journal comme membre honoraire (ce dont nous la remercions beaucoup) avec M^{me} la comtesse Vurmbrandt, baronne Adelma Vay, et la comtesse Christine Milieska; nul parmi nous n'a été prévenu de l'honneur qui lui était fait, ce qui nous

force à protester ; et en tout cas, si les spiritualistes nous veulent dans leurs rangs, faut-il au moins qu'ils respectent nos croyances, basées sur des études suivies, et ne plus attaquer inutilement notre F. E. C., M. Kasprowich, éditeur à Leipzig, que nous avons en grand estime, qui mérite les égards de toute personne qui croit à l'existence des Esprits et à nos rapports avec eux. Il est pénible, pour les spirites parisiens, de voir continuellement le journal que dirige M. Wittig essayer de tourner en dérision un homme honorable, honnête, et il est désirable que ces taquineries cessent pour le bien de la cause qui nous est chère à tous.

M. Alexis Dentinne nous écrit de Pironchamp et Marchienne (Belgique) que les spirites, très-nombreux de ces localités, nous envoient leurs vœux et leurs témoignages de sympathie ; il y a réciprocité de notre part. Dans nos groupes, dit M. A. Dentinne, nous travaillons avec ardeur, et plusieurs genres de médiumnité se révèlent continuellement chez nous, pauvres ouvriers, dont la science est petite ; aussi la charité dont nous sommes animés n'est pas stérile, et nous soulageons aussi bien les misères humaines que les peines morales des Esprits souffrants de l'erraticité. Nos amis de Pironchamp nous demandent de nous unir à eux pour les rendre persévérants et courageux.

M. Strong, à Marseille, se voue corps et âme, cœur et esprit, au soulagement et au bien-être de ses semblables, ainsi qu'à la propagande de ces deux belles vérités : le Magnétisme et le Spiritualisme ; on l'admire et on le vénère profondément, nous dit-on, mais on ne peut causer avec lui de la réincarnation au point de vue de l'expiation, et il nous accorde que l'injustice est pour beaucoup dans les lois qui régissent notre terre, à cause de son infériorité, plutôt que d'admettre le dogme consolant de la justice expiatoire, il prétend que cette idée est funeste au progrès, en se sens que si l'on croit qu'on expie un passé coupable dans un corps infirme, on ne fera plus d'efforts pour racheter ce passé.

Nous voyons que M. Strong a mal étudié la question, et peu lu Allan Kardec, qui a répondu *ex-professo* à toutes ces objections ; si nos lecteurs jugent à propos d'y répondre d'une manière explicite, nous accepterons leurs réflexions si elles frappent juste, sinon, nous répéterons tout ce qu'a dit Allan Kardec à ce sujet, pour bien prouver que la réincarnation ne peut porter atteinte à la vitalité du Spiritualisme tel que l'entend M. Strong, et qu'elle n'est pas un dogme absurde, cruel, irrégieux.

M. le colonel Dufour, commandant du port d'Ostende, a épousé M^{me} Dupuis, veuve du docteur bien connu des spirites, qui, on se le rappelle, est décédé à Ostende en faisant le bien, après avoir créé un journal périodique qui est devenu, depuis sa mort corporelle, la *Revue spirite Belge*. Nous adressons nos vœux bien sincères à l'estimable colonel, à sa compagne, et nous prions nos bons guides de veiller sur cette union de deux spirites dévoués à la cause, union basée sur les plus nobles et les plus dignes des sentiments humains.

A Bruxelles, il y a eu une réunion générale des spirites Belges (chefs de groupes et journalistes), pour organiser, le dimanche, des séances religieuses dans ce pays; des décisions fort sages y ont été prises, et nos amis attendent que la pratique vienne les sanctionner, pour connaître si la voie nouvelle dans laquelle ils veulent entrer répond bien aux tendances générales des spirites. Nous attendrons, pour en parler ouvertement, que nos frères en croyance aient terminé leurs expériences. Nous désirons qu'ils réussissent et nous leur adressons nos vœux sincères.

De *Christiansund*, M. *Storjohann* nous écrit que : « En Norwège, on commence à s'occuper de spiritisme beaucoup plus que par le passé; à *Christiansund* il y a des médiums dessinateurs qui se servent de la planchette pour tracer des dessins. A *Stavanger*, dans une maison, une famille entend la voix des Esprits, et ce qui la consterne le plus c'est de voir les figures matérialisées des Esprits; sans doute il y a chez eux des médiums inconscients, doués d'une grande force.

« A *Christiania*, capitale du pays, tous les journaux s'occupent des ouvrages de M. *Zöllner*, le célèbre astronome de *Leipzig*, dont ils relatent les expériences avec le médium docteur *Slade*.

« A *Stockolm*, le médium *Eglinton* a fait dernièrement une révolution en révélant une force nouvelle, un monde nouveau, aux hommes de science de cette ville, ce qui fait parler tous les journaux scandinaves; il a donné dix-huit séances à partir du 22 septembre; deux, parmi elles, n'ont pas donné de résultats; les seize autres ont présenté un caractère bien remarquable, en ce que l'on a eu des matérialisations d'Esprits, de l'écriture directe, des lumières, le médium enlevé en l'air jusqu'au plafond, etc. Les spectateurs n'ont jamais été plus de onze, et l'on remarquait parmi eux des représentants de la plus haute aristocratie, des officiers de l'armée de terre et de mer, des artistes et des hommes de science, presque tous sceptiques au sujet des phénomènes dits spirites; après ces séances très-suivies, ils sont tous restés convaincus de l'existence des Esprits et de leurs manifestations. » Tel est, en substance, le récit de M. *Storjohann*, ancien spirite, homme studieux et investigateur sévère.

Nécrologie. — Le 21 novembre 1879 est décédé, à Paris, Jean Fernand, fils de M. Chevallier. Cet ancien chef de groupe, à Rouen, aida M^{lle} Lieutaud à fonder la société spirite de Rouen. Jean-Léon Fernand avait quatorze ans, il était très-intelligent, médium-voyant, et ses grands yeux expressifs, d'une fixité étonnante, prouvaient qu'il possédait une faculté puissante. Il était aussi médium-guérisseur, faculté qui s'était révélée chez lui lorsqu'il s'était trouvé devant des malades, que ses passes fluidiques ou l'imposition de ses mains pouvaient dans certains cas guérir radicalement ou soulager. Cet enfant prétendait que tout mortel terrien était accompagné par des Esprits qui entravaient sa marche, ou qui l'aidaient dans les actes de la vie; il en avait donné des preuves très-convaincantes.

Un jour, on lui reprochait de ne pas croire en Dieu ; par la récitation immédiate de la prière 66, du livre des évangiles d'Allan Kardec, il prouva immédiatement, lui, enfant de douze ans, qu'il connaissait mieux le *Créateur* que les hommes faits qui l'interpellaient, et qui lui demandèrent encore : Pourquoi ne vas-tu pas à l'église?... « Dans ma famille, on ne va pas à l'église, parce que ceux qui y vont ne font et ne connaissent que le mal, » dit-il, et sous l'ardeur de ses grands yeux bleus et veloutés, chacun baissait le regard. Les trois autres frères du décédé ont eu aussi la variole noire, le docteur Flaschoen les a guéris avec désintéressement, avec des remèdes homœopathiques. Sur la tombe, M. Cochet a lu quelques belles et consolantes paroles. M. et M^{me} Chevallier ont supporté cette séparation en spirites courageux.

M. Paul-Louis Rakowski, officier de marine, neveu de M^{mes} Deslandes et Villate, est décédé à Puerto-Cabello (Vénézuëla), le 28 septembre 1879, âgé de vingt-sept ans. Une bonne prière pour ce frère en croyance.

M. Lecomte-Lutzen vient de se séparer de son épouse bien-aimée, femme bien éprouvée, douce, sympathique, courageuse, morte à l'âge de vingt-neuf ans, au Havre (Seine-Inférieure). M. Lecomte-Lutzen, seul dans la maison que remplissait sa compagne, fait appel à sa philosophie, à ses croyances en une vie supérieure pour supporter le coup qui le frappe ; il nous écrit une lettre touchante, celle d'un homme de cœur, et nous engageons vivement nos frères en croyance à prier pour lui, à lui adresser mentalement la pensée qui fortifie, qui console.

M^{me} Roussel, spirite dès l'année 1855, est morte le 9 décembre à Paris ; elle nous avait fait remettre un papier par lequel elle nous recommandait de la faire enterrer civilement. Or, le 9 décembre, les personnes qui l'ont soignée sont venues nous demander les dernières volontés de M^{me} Roussel, et comme nous avons constaté leur dévouement à la décédée, nous leur avons remis cette pièce signée, depuis lors pas de nouvelles ; nous avons été vainement deux fois au domicile, pour connaître l'heure de l'enterrement, c'a été peine perdue. Malgré elle, M^{me} R. a du être enterrée par l'église. Quels sont donc ces héritiers, qui, pour remplir la volonté dernière d'une brave femme, agissent avec ce sans-gêne et cette déloyauté?... Escobard l'a dit : La fin bénit les moyens.

Alberti et Prado, professeur d'anti-magnétisme. — « Nous avons eu, à Spa, la visite de quelques physiciens forains, qui ont donné des séances de prestidigitation et d'anti-spiritisme ; entr'autres deux jeunes gens de Liège, qui s'intitulaient les professeurs Alberti et Pedro. Ils sont très-forts pour la prestidigitation qui est surtout la partie du premier, ancien élève de Courtois, et qui a voyagé aussi avec Donato auquel il paraît avoir emprunté quelques faits magnétiques.

Son compagnon, Pedro, m'a fortement intrigué dans la seconde partie, celle où l'on apporte sur l'estrade une armoire qui se trou-

vait dans un coin de la salle, et que tout le monde a pu voir démonter et inspecter auparavant. C'est une construction très-élémentaire, ouverte par le haut, fermée au devant par un simple rideau. On n'y remarque absolument rien, que deux trous dans la cloison, où l'on passe des vis en fer qui se terminent par deux solides anneaux du même métal, auxquels on attache Pedro, assis sur un pliant. Un ou plusieurs assistants, choisis parmi les plus adroits et les plus sceptiques, ont été invités, préalablement, à lui garotter les mains sur le dos, avec des bandes de toiles qui, pour plus de sûreté, sont scellées avec de la cire (j'avais apporté mon propre cachet). Tout son corps est, en outre, retenu par des liens passés dans les anneaux et autour de la chaise pliante, et il me paraît de toute impossibilité, d'accord avec les personnes qui comme moi ont assisté à ces séances, d'admettre qu'il puisse faire le moindre mouvement. Voici néanmoins ce qui a lieu. On dépose sur ses genoux, ou dans l'armoire, quelques instruments de musique, tels que tambour de basque, sonnette, petit piano, cornet à piston ; à peine le rideau est-il abaissé, que ces instruments fonctionnent, le tambour et la sonnette sont quelquefois projetés dans la salle. Le tam-tam fini, on lève le rideau et l'on trouve Pedro, sauf une certaine transpiration qui dénote pourtant un travail de sa part, exactement dans la même position, ficelé comme un saucisson et tous les nœuds et les cachets intacts. Les expériences se suivent ainsi pendant un bon quart d'heure. Tantôt on dépose une planchette avec des clous et un marteau, plus une chaise pour l'ouvrier invisible qui doit faire l'ouvrage ; le rideau tombe, et, immédiatement, on entend les coups de marteau qui enfoncent les clous. Voici maintenant un plateau avec un verre, quand le rideau se relève on voit Pedro, toujours lié, qui finit d'ingurgiter le liquide qu'on lui avait préparé. Un seau de l'établissement (la séance avait lieu au local du cercle libéral) est déposé dans l'armoire, il devint sa coiffure en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. J'ai mis dans l'armoire mon porte-cigares, avec deux cigares sans allumettes ; dès que le rideau tombe, on aperçoit à travers la toile la silhouette d'une main qui allume le cigare que Pedro est en train de fumer. On peut déposer dans l'armoire du papier et un crayon, et demander le portrait d'une personne ; j'ai vu obtenir ainsi, par un journaliste qui n'était pas compère, le portrait qu'il avait demandé : les traits de feu M. Anspach. Si je relate tout ceci un peu longuement, c'est que ces jeunes gens, lorsqu'ils se trouvent dans un milieu spirite, avouent, comme ils l'ont fait à mon égard, que ces expériences sont réellement des manifestations physiques et spirites, et ne dépendent pas exclusivement de leur volonté, car il leur est arrivé deux fois, à Liège, au casino Grétry, de trouver leurs liens coupés par la force invisible, ce qui les empêcha de continuer leur représentation. En tout cas, leur programme anti-spirite leur procure un bon accueil dans les pensionnats et les établissements du clergé, surtout. Je suis persuadé que

vous entendrez encore parler de cette armoire dont le mystère, pour moi, n'est pas encore dévoilé. J'oubliais de vous dire qu'on m'a permis de descendre et de lever moi-même le rideau, ainsi que d'examiner l'armoire de tous les côtés pendant les expériences. (H.V.)

P.-G. L.

Critiques et Spirites.

Hermitage de Bellevue, 18 novembre.

Mon cher P.-G. L.,

Franchement, je m'attendais à autre chose. A quel propos ? voici :

Dans la *Revue* de novembre dernier (p. 455), vous parliez d'un formidable factum où M. J. Soury, sous le patronage de la *République française* (n^{os} des 7 et 10 octobre), n'a fait ni plus ni moins que chair à pâté des spirites et des médiums en général, de l'astronome Zöllner en particulier. *La République française*, un journal grave, M. Soury, un critique de la haute école, à la bonne heure, pensai-je; après les banalités niaises dont les gagistes de la petite presse rebattent depuis vingt-cinq ans les oreilles du public, voici venir enfin un adversaire sérieux et une discussion en règle. Et je me mis en quête des articles signalés. Après quinze jours de chasse à travers les paperasses de mes amis et connaissances, je suis parvenu à mettre la main sur l'oiseau bleu, sur le dernier chef-d'œuvre lâché par M. Soury, juste au moment où dame Jeanne, ma voisine, allait le mettre, *immane nefas* ! en cornets à tabac.

Et je viens de le lire, et tout au long, et aussi attentivement que le permet la prose un peu traînante et savamment entortillée de cet académicien en herbe.

Faut-il vous l'avouer, je n'y ai rien trouvé de ce que vous y avez cru voir et qui vous a fait penser que M. Zöllner se ferait un devoir de répondre. Il ne répondra pas. Je fais plus qu'en douter, je gage tout ce qu'il vous plaira que M. Zöllner laissera couler l'encre de M. Soury sans autrement s'en soucier. Il a mieux à faire. Qu'un pauvre diable d'ermite, perdu comme moi au fond de sa province, s'amuse en sa cellule à philtrer du Soury, pour tuer le temps, un jour de pluie, cela se conçoit ; c'est tout bénéfice pour lui, et il a l'agrément, le soir venu, de pouvoir s'appliquer — ou à peu près — le mot de Titus. Aussi bien, puisque mon feu flambe et que mon thermomètre s'entête à descendre, je ne vois pas pourquoi je ne me passerais pas cette innocente récréation et ne vous la ferais pas partager. Il doit pleuvoir aussi à Paris.

Avant d'aborder le fond du factum ou, si vous préférez, de la diatribe de l'éminent critique, il y aurait à faire sur la forme, en admettant que la chose en vaille la peine, une petite observation, comme on dit, préjudicielle, celle-ci :

S'il est, en critique surtout, une phraséologie usée, démodée, voire un peu ridicule à force d'avoir servi aux Vadius et aux

Trissotin de toutes les catégories, c'est celle qui consiste — dans une discussion où il ne s'agit que d'infirmer des faits par d'autres faits, des arguments par d'autres arguments — à faire intervenir à tout propos « les principes et la méthode, les droits imprescriptibles de la science et de la raison, l'enchaînement majestueux des lois immuables, des lois d'airain » et tout le bataclan des grands mots. Ce tapage solennel ne vise qu'à étourdir le lecteur quand le besoin s'en fait sentir, à le dérouter, à lui faire perdre le but de vue, et M. Soury, ce me semble, use et abuse du moyen. Que ce *vieux jeu*, comme il dirait, réussisse encore à produire l'effet voulu sur les novices en leur faisant tout à la fois prendre le change et admirer les talents du symphoniste, je n'en doute pas. Mais que les lecteurs *simplement instruits*, ou seulement prémunis par l'habitude contre ces sortes de surprises, s'en émerveillent, c'est autre chose. Aussi, et sous réserve que M. Soury ne s'adresse pas qu'aux naïfs, m'est avis qu'il ne ferait pas mal d'être moins prodigue de ces sortes d'effets. Les coups de tam-tam et les ronflements de trombone ne prouvent rien.

Cela dit, voyons le début, en abrégeant toutefois, car l'honorable critique a la prose copieuse :

« S'il fallait en croire, écrit-il, un vieux professeur de philosophie, professeur émérite ou digne de l'être (attrape le coup de plume, Ulrici), car il a soixante-quatorze ans, ... une question capitale s'imposerait au monde savant, celle de savoir s'il existe un monde des Esprits en rapport avec le nôtre et capable d'y exercer une action sensible. » Là-dessus, serviteur au vieux professeur jusqu'à nouvelle rencontre, M. Soury est pressé de faire savoir au lecteur que spirites et buveurs d'eau de la Salette sont de la même famille, et qu'en conséquence, « pour tout homme simplement instruit et capable de conduire sa pensée avec méthode, ce qu'on nomme *les phénomènes spirites* ne sauraient être l'objet d'un examen scientifique. » Pour bien mettre les points sur les *i* et dissiper toute espèce de doute, en attendant les preuves qu'il pourrait oublier de fournir, il se hâte d'ajouter : « Les conditions des faits allégués — et ces faits sont partout et *toujours les mêmes (!!!)* — relèvent de la psychiatrie, ou de la prestidigitation, voir de la police correctionnelle. »

Qu'en pensez-vous ? Pour moi, cette façon d'entrer en matière par une conclusion me plaît infiniment. Elle est d'autant plus curieuse qu'elle renferme une assez jolie dose d'impertinence à l'adresse des abonnés de *la République française*. Car enfin, ou j'ignore ce que parler veut dire, ou elle répond à ceci : amis lecteurs, nous allons causer du Spiritisme, mais, avant d'aller plus loin, je vous dois mon opinion toute faite sur cette prétendue doctrine. Je la résume donc en trois mots : ânerie, folie ou escroquerie. Pour l'honneur de votre judiciaire, mettez-vous bien mon opinion dans la tête pour le cas où je négligerais de la justifier, autrement, et ce serait regrettable, vous m'imposeriez l'obligation de

vous rayer de la classe des hommes simplement instruits et capables de suivre leur pensée avec méthode.

Si curieux que soit le procédé, il n'est pourtant pas absolument original, et je soupçonne M. Soury de l'avoir emprunté aux bons pères capucins qui l'ont inventé, non d'hier, *ad majorem papæ et monasterii gloriam*. Qui a entendu un de ces révérends voyageant pour sa maison, les a entendus tous ; qu'il s'agisse de placer du *Syllabus* ou tout autre article de même fabrique, la première chose pour eux est de cheviller dans l'esprit des clients ce bon principe, que toute maison rivale ne saurait fournir que de l'infâme camelotte. Rappelez vos souvenirs :

Mes chers frères, j'ai à vous entretenir aujourd'hui de l'infailibilité pontificale, mais auparavant je sens le besoin de vous prémunir contre les dangers d'une prétendue philosophie, qui, sous le manteau d'une fausse science, étend chaque jour ses ravages et ne vise à rien moins qu'à saper, par la base, la morale et la religion pour régner sur les débris de l'édifice social, ... j'ai nommé le matérialisme ! Triple mélange de mensonge, de démente et d'abjection, cette doctrine pestilentielle a tellement perverti la conscience de ses adeptes qu'ils poussent l'audace jusqu'à demander qu'on l'examine et l'étudie avant de la condamner. Heureusement l'arbre se reconnaît aux fruits qu'il porte. Une fin de non recevoir est donc la seule réponse que méritent ces insensés, pour ne pas dire ces grands coupables. Ainsi, un soi-disant savant du nom d'Haeckel et l'un de ses complices et traducteurs acharnés, un monsieur Soury, etc., etc.

Je plaisante, vraiment non, je suis aussi sérieux qu'il est possible de l'être après avoir avalé sept ou huit colonnes du complice de M. Haeckel. Vous me direz que lorsqu'un homme en est là (je parle du complice) il est aussi à plaindre qu'à blâmer. Son intolérance est la caractéristique de la triste affection à laquelle il est en proie — le fanatisme dont les effets, hélas ! relèvent de la psychiatrie. D'accord, et, pour ma part, non plus que vous, je ne lui refuse le bénéfice des circonstances atténuantes — dans la juste mesure toute fois, et je n'en constate pas moins que, si diamétralement opposés que soient leur but et l'objet de leur culte, la gloire de Notre-Dame de Lourdes et celle de la monère saxonne, capucin et critique suivent leur pensée avec la même méthode, sont au fond de la même école, et que les deux font la paire.

L'un damne les Haeckel et les Soury, et volontiers les rôti-rait pour leur apprendre le respect dû aux décisions du Saint-Père. L'autre voue au mépris public ou à l'hallucination perpétuelle, témoin le docteur Slade et l'astronome Zöllner, quiconque n'a pas la foi du charbonnier en ce qui concerne les vertus miraculeuses du *protoplasme* et de ses dérivés dont il s'est fait l'apôtre. Que l'un tienne son *Syllabus* de Rome, que l'autre tienne le sien d'Iéna, en fin de compte leurs *Syllabus* se valent.

J'en suis fâché pour M. Soury, partant de la conclusion qu'on

sait, il a beau s'exténuer ensuite à filer de la phrase, faire ronfler les grands mots, entasser citations sur citations, Pélion sur Ossa, Bersot sur Tylor, faire étalage d'érudition équivoque, en un mot, prendre des airs d'académicien en expectative, son entrée est manquée. Il a trop laissé voir le bout de l'oreille. La publicité donnée aux expériences instituées par l'astronome Zöllner avec le concours du médium Slade et sous le contrôle de savants dont la parole fait autorité, cette publicité l'inquiète, le trouble, et, je crois bien, l'exaspère.

Profanation ! ô monère, monère sacrée, immaculée, non engendrée, consubstantielle au protoplasme, le dogme de la matérialité pure et absolue est nié, attaqué, à la veille peut-être de rejoindre les vieilles lunes et les hypothèses évanouies, courons, s'est dit l'apôtre, courons sus aux sacrilèges et, s'ils sont les plus forts, mourons la plume à la main et la foi dans le cœur (1).

La foi enfante l'héroïsme. Les prouesses accomplies en cette occasion par M. Soury (Jules ! César ??) en sont la preuve. Mais, comme le chapitre en serait un peu long, bornons-nous aux plus éclatantes.

Après s'être attaqué d'abord à Ultrici, puis à Zöllner, réflexion faite, M. Soury les abandonne pour se retourner contre Slade. S'il parvient à écraser le médium sous le poids du mépris public, le reste ira de soi, et l'éreintement du vieux professeur et de l'astronome ne sera plus qu'un détail. Quant à la tourbe de leurs adhérents, bagatelle ; ce sera l'affaire de quelques coups de plume.

Écrasement de Slade. — M. Soury raconte, j'abrège : « En 1876, débarqua à Londres l'américain Slade pour y donner des séances spirites, etc., etc. Ce prétendu médium n'est, au demeurant, qu'un habile charlatan qui déploie, chose certaine, une très-grande activité pratique et s'entend mieux qu'aucun impresario à organiser des représentations, etc. Ses mouvements lents, ses longs bras, ses longues jambes, ses longs doigts minces et effilés, ses longues moustaches (2), son visage d'une pâleur de spectre, son rire silencieux quand il rit, ce qui arrive quelquefois, » toute sa personne, enfin, s'accorde parfaitement avec le rôle d'évocateur de fantômes qu'il s'attribue. Bref, il a toutes les grâces d'état d'un filou émérite et dupe son monde avec une incomparable habileté. A cela, nul doute possible ; M. Soury tient ses preuves des journaux anglais et allemands qui se sont occupés de Slade. Pour plus de garanties et à

(1) Je prie le lecteur de ne pas s'y tromper. Je ne nie ni la monère en tant que point de départ de la vie organique sur notre globe, ni le mérite des savantes recherches et des brillantes découvertes de M. Haeckel. Je nie simplement, mais formellement, le miracle par lequel la monère, produit spontané des seules forces matérielles, aurait, selon l'éminent professeur d'Iéna, enfanté la pensée, le sentiment, la conscience. Je reviendrai sur ce sujet quand M. Soury m'aura permis de reprendre mon sérieux.

(2) Longueurs pour longueurs, à cela près qu'elles diffèrent de nature, celles du critique valent celles du médium et au-delà, certes. Relire M. Soury et comparer.

l'honneur de son impartialité, il a compulsé soigneusement les pièces du procès intenté à Londres au prétendu médium, à la requête et sur la dénonciation du professeur Lankester.

Personne n'ignore, en ce qui concerne les journaux, que tout cabinet de rédaction est un sanctuaire où la vérité rend ses oracles — et sur les hommes et sur les choses, dirait M. Prudhomme — à cela près que, passant par la plume des desservants de la déesse, les dits oracles se contredisent à ne savoir auquel entendre. On est donc sûr d'être parfaitement renseigné, pourvu qu'on ait la main heureuse en fouillant dans le tas. M. Soury, qui a la main heureuse, n'a pris que de bons numéros qui l'ont édifié sur le compte de Slade. Les documents du procès, plaidoiries et jugements, ont achevé, toujours, comme dirait M. Prudhomme, d'éclairer sa religion. Il en ressort que le prétendu médium se faisait délivrer « de grosses sommes » par les gentlemen et les ladies qu'alléchait l'annonce de ses fantasmagories ; qu'il a été condamné en première instance à trois mois de prison ; qu'il est resté libre sous condition de fournir une caution de 200 livres sterling (4,500 francs), que le docteur Wild et un autre gentleman « s'empressèrent de lui prêter ; » qu'il a été acquitté en appel. En conséquence de tout quoi, selon M. Soury, incapable de ne pas suivre sa pensée avec méthode, Slade ne saurait être qu'un sinistre farceur. C'est très-bien. Pourtant il y aurait peut-être à demander au logicien comment il se peut bien faire qu'un homme soit un escroc pour avoir été pleinement lavé de l'accusation d'escroquerie en dernière instance, c'est-à-dire après enquête nouvelle et plus ample examen de ses faits et gestes ? Comment aussi cet homme, qui soutire quotidiennement de grosses sommes à ses dupes, se peut trouver du jour au lendemain réduit, pour garder sa liberté, à emprunter 200 misérables livres qu'on s'empresse de lui prêter ? Le monceau de guinées qu'il avait amassé s'était-il, en vertu des lois du *transformisme*, changé en feuilles sèches ?

Mais ce sont là questions indiscretes. La critique de M. Soury a des mystères de délicatesse qu'on profanerait en cherchant à les approfondir. Dès lors qu'il suit sa pensée avec méthode, et il la suit ; pardieu, et bravement, sans s'inquiéter de culbuter dans de vilaines, très-vilaines contradictions ; le lecteur, à son tour, doit se tenir pour dûment édifié et tout a fait digne de recevoir le diplôme d'homme simplement instruit qu'on lui a fait espérer au début.

D'Angleterre, M. Soury fait passer le condamné acquitté en Hollande, où la justice néerlandaise permet à cet escroc innocent de continuer paisiblement à extraire de grosses sommes de la poche de ses victimes. Les juges d'Amsterdam n'ont pas sous la main, paraît-il, de code où les délits de cette nature soient prévus, et, le pis, ils ont négligé de consulter M. Soury.

Cette négligence permet à Slade, ce coupable impunissable, de se rendre, la même année, sur les bords de la Sprée, et d'y poursuivre effrontément ses pratiques frauduleuses à la barbe des juges ber-

linois, qui le laissent faire sans plus s'inquiéter de la loi que M. Soury de la logique.

La presse, la bonne, heureusement, veillait au salut des cervelles et des escarcelles de l'empire germanique. *La Volkszeitung* et *la Post* rivalisèrent de zèle pour « déchaîner les plus violentes colères de l'opinion sur la tête du médium, et le forcer de fuir encore. » Pour comble, « ses tours avaient été dévoilés (*sic*) et même imités par le prestidigitateur Hermann et le physicien Bœttcher. »

Il est vrai que, en revanche, « il avait trouvé un compère en Bellachini, le prestidigitateur de la cour, qui avait déclaré par devant notaire que Slade n'était pas un compère (*sic*!), mais un très-grand savant. »

Ce n'était là qu'une maigre fiche de consolation pour le prétendu médium, d'autant qu'elle ne devait pas tarder à lui échapper. M. Soury, qui n'a pourtant rien de prestigieux, allait bientôt, selon son expression pittoresque, *dévoiler ce tour*, en dénonçant Bellachini comme un compère, *id est*, un complice de l'évocat de spectres. (Voir C. pén., art. 60, § 3.)

Ici, je demande à faire une pose pour admirer plus à mon aise la candeur avec laquelle l'honorable critique lit ces bons journaux de Berlin, gobe tout chauds leurs comptes rendus, et, benoîtement, les digère afin de parfaire ses opinions et s'entretenir en verve.

Un homme vient à Berlin offrir bonnement aux princes et docteurs de la science de soumettre à leur examen certains faits susceptibles de les mettre sur la voie de certaines lois et qu'ils ont omis de noter dans leur répertoire. Blasphème horrible! scandale abominable! crient, pour réponse, ces messieurs: Nous, docteurs et maîtres, omettre quelque chose! supposer notre répertoire incomplet! — A nous nos journaux, et que chacun fasse son devoir. Sonnez, sonnez le tocsin, déchaînez l'opinion contre l'Erostrate qui s'est introduit dans nos murs. Sonnez, déchaînez, il s'agit de sauver de ruine le superbe, l'incomparable système que nous sommes en train d'édifier en l'honneur de la dive matière, et avons tant de peine à équilibrer sur la pointe d'une hypothèse.

Et le tocsin sonne, et l'opinion se déchaîne, furieuse. *La Post* crie: tue, les autres crient: assomme, et M. Soury, après coup, du fond de son cabinet, leur répond en fausset: *optime, illustrissimi doctores!* parfait, mes glorieux seigneurs, le coquin n'a que ce qu'il mérite. Malheureusement, vous ne l'avez déconfit qu'à moitié, mais je me charge de l'achever, ... moi, moi seul, et c'est assez!

J'avoue que si j'admire la candeur héroïque de M. Soury en cette circonstance et dans une foule d'autres, je n'admire pas moins la générosité avec laquelle il octroie des brevets de friponnerie ou d'imbécillité aux gens qu'il suspecte de ne pas s'incliner assez humblement devant son idole et le souverain pontife de l'Hœckelisme.

Un tour de plume, et c'est fait avec une telle aisance et assurance qu'on est tenté de croire que le pontife lui a délégué, à lui simple acolyte, par acte notarié, une part de son infailibilité,

ce qui ne prouverait pas néanmoins que l'acolyte soit plutôt un très-grand savant qu'un compère.

Compère ! le mot y est ; mais ma foi, ce n'est pas moi qui l'ai trouvé. Tout l'honneur en revient à M. Soury. Je n'en revendique rien, tenant seulement à savoir à qui, de Bellachini ou de lui, ce titre est applicable à plus juste droit. C'est ce que nous apprendrons peut-être de lui-même. On obtient bien des choses, a dit M. Renan, en pressant doucement les textes. Pressons donc la suite de la diatribe de l'honorable critique.... doucement.

(A suivre.)

T. TONOEPH.

Lettre du centre spirite chrétien « La Charité » à Jacmel, Antilles (Saint-Domingue)

Messieurs et frères en croyance, nous avons eu l'honneur de recevoir votre lettre du 8 juillet. Elle nous a réjouis en réchauffant nos cœurs : vous êtes nos guides et nos précurseurs.

Heureux ceux qui trouvent dans nos consolantes croyances le courage de bien remplir le devoir, sachant qu'au-delà de la tombe, ceux qui nous aiment applaudissent à nos succès !

Nous marcherons, frères, nous trouverons au milieu de vous l'appui que nous ne pouvons trouver ici.

Notre sympathique ami, le docteur Pagani, nous a retracé l'accueil fraternel qu'il a reçu de nos frères d'Europe. Il a dû sentir son âme s'élever en serrant vos mains dans les siennes ; pionniers de l'humanité, vous avez ouvert et défriché la voie simple et sûre, pour effacer le doute et jeter de vives lueurs sur notre avenir spirituel.

Notre ami nous a dit, à son retour, vos cordiales bontés pour lui ; nous aussi, à travers l'océan, nous vous remercions et pour lui et pour nous.

Le diplôme que vous nous avez fait parvenir nous indique ce que nous devons faire pour l'humanité ; toujours sous nos yeux, il nous rappelle que nous sommes les fils de nos œuvres, et que hors la charité il n'y a pas de salut. Merci !

Croyez au profond dévouement de tous vos frères de Jacmel, et recevez le sincère respect de vos bien dévoués. — 23 août 1879.

Le secrétaire, MAXIMILIEN. — BERNIER, R. A. Vén., président.

Visages moulés d'Esprits qui se matérialisent.

ESPRITS QUI SE DÉDOUBLENT, SE TRANSFIGURENT, SE RÉABSORBENT
ET S'ÉVANOUISSENT EN PLEINE LUMIÈRE.

Cher Monsieur P-G. L. — Je vous envoie le compte rendu d'une relation insérée dans le *Médium*, à Londres, que vos lecteurs liront avec intérêt, je l'espère.

Le médium était M. F..., que ses parents ne veulent pas voir nommer autrement dans un journal. M. Oxley, qui fait le récit du résultat des expériences, est un véritable gentleman anglais, riche et indépendant, réputé intègre et spirite convaincu, ni enthousiaste, ni rêveur, ami de la vérité.

Persévérant, studieux, M. Oxley obtient des phénomènes très-

remarquables ; beaucoup le considèrent comme un privilégié, et se demandent pourquoi, tandis qu'il ne le doit qu'à son esprit de suite. Les hommes légers ou railleurs, qui ne cherchent pas ce qui est vrai, désirent trouver partout la fraude et le mensonge, tandis que les hommes tels que MM. de Bullet et Oxley, se préparent constamment, par leurs actes et leur désintéressement, à se faire comme une auréole de bons fluides qui permet aux Esprits de se bien manifester. Si, sur la terre, les hommes de bien, les sages, les savants dont on constate la moralité, se font un milieu sympathique, honnête, que fuient les indifférents, que les esprits inquiets et malsains n'osent aborder, pourquoi voudrait-on que les âmes qui ont quitté notre terre, qui veulent continuer leur mission en nous révélant des vérités essentielles, indispensables à notre progrès, n'aient pas le droit de se manifester chez M. Oxley, qu'elles savent bien préparé pour les recevoir ?... En tout, il y a attraction, sympathie. Les Esprits bons, bienfaisants et lumineux, viennent auprès de celui qui aspire à devenir ce qu'ils sont.

M. Oxley s'exprime ainsi en substance : « Le 15 octobre dernier je fus à Londres, où, avec M. Reimers, je demandai une série de séances à M. F.... Les deux premiers jours, pendant que nous avions les mains sur le couvercle d'un piano fermé, une force psychique touchait les notes que nous demandions, elle nous donna des accords ; nous eûmes un Esprit matérialisé, puis deux à la fois. A Paris, M. de Bullet ayant obtenu des moules d'Esprits, je désirais avoir ce phénomène pour le bien constater ; le lendemain, j'apportai de la paraffine ou cire à mouler, que nous fîmes fondre dans un vase posé sur un bain-marie tout bouillant ; la paraffine, fondue et brûlante, fut placée sur une table, à un mètre du rideau derrière lequel était placé le médium ; un bassin d'eau froide fut disposé à côté du vase de paraffine brûlante. Un Esprit, vêtu de blanc, sortit de derrière le rideau et leva son voile pour laisser voir la nudité de son corps ; il agita ses mains au-dessus des deux vases et se retira. Une voix, celle de l'Esprit de Frankie, nous dit que la forme apparue était celle de *Glaucus* ; une autre se présenta, celle de l'Esprit Berthie.

« A la séance suivante, le médium étant à sa place, une apparition, comme la veille, magnétisa les vases préparés à nouveau ; elle se retira, mais, au lieu de passer derrière le rideau, elle sembla se fondre, en commençant par les pieds, et peu à peu, le corps et la tête disparurent, ne laissant qu'une petite tache blanche qui s'évanouit bientôt. Deux autres apparitions de sexes différents s'approchèrent de nous ; l'homme leva le voile de sa compagne qui trempa, tour à tour, et pendant trois fois, sa tête dans le vase de paraffine bouillante et dans le bassin d'eau froide ; c'était l'Esprit Lilly qui se retira après l'expérience, et pour laisser le moule de sa tête entre mes mains, elle avait traversé deux fois le salon avant de se retirer.

« Les Esprits Glaucus et Berthie vinrent après mouler leur visage,

et, se dirigeant vers M. Reimers, ils lui en remirent l'empreinte; ils disparurent, en s'évanouissant comme des ombres. Les moules étaient imparfaits, et celui qui m'avait été remis ayant la bouche ouverte, je crus avoir été joué par des humains, en admettant qu'ils eussent pu plonger leur tête dans le liquide bouillant. J'attendis un nouvel essai.

« Le lendemain, Glaucus magnétisa les récipients de paraffine et d'eau, et après lui Lilly obtint un moule de son visage qu'elle plaça devant moi; il n'y avait que le nez, la bouche et le menton, tandis que j'eusse voulu la tête entière; je ne montrai pas mon désappointement et j'attendis avec patience pour mieux et bien juger.

Après ces deux matérialisations, je vis s'avancer, à deux mètres de moi, une forme large et massive, qui m'étonna; je vis alors deux êtres en un seul, très-distincts mais non séparés; l'Esprit masculin leva sa main droite, la laissa retomber entre les deux corps réunis qui se séparèrent, se tinrent à un mètre l'un de l'autre, et levèrent le voile qui couvrait leur corps pour me prouver qu'ils étaient entiers, bien complets; cette preuve donnée, la femme entra pour ainsi dire dans le corps de l'homme; je vis très-bien son absorption complète, et cette dualité se changer en unité. Après leur départ, vint une autre personnage, grand et fort, qui plongea son visage dans le liquide bouillant et dans l'eau froide, leva son voile pour me montrer que le liquide coagulé tenait au visage; et du doigt il m'engageait à le retirer, ce que je ne compris pas; il l'ôta pour le placer sur la table, et se retira en me jetant sa draperie. Cette apparition nouvelle était celle de l'Esprit *Akosa-le-Grec*, me dit-on.

« La production des draperies est remarquable, car Akosa qui, en entrant, n'avait qu'une draperie qui couvrait sa tête et ses épaules, se mit à manipuler entre ses doigts l'étoffe qui s'agrandit de manière à le couvrir entièrement de ses larges plis; il en déchira une partie qu'il me montra et je constatai qu'il y avait là de la gaze superbe, parsemée de feuillage; le tout, admirablement tissé, disparut instantanément; les mains de l'Esprit étaient ouvertes et vides. J'arrive à la dernière séance :

« Avant de rien commencer, je dis au médium que je désirais publier un procès-verbal de toutes les manifestations obtenues, et que, pour le faire, je devais, pour moi et les lecteurs, prendre toutes les précautions possibles, pour éviter qu'on nous accusât, lui de supercherie habile, moi de faiblesse d'esprit; je fermai toutes les portes, je collais du papier sur les jointures, et fis au crayon des marques à moi, connues de moi seul, et que seul je pouvais contrôler; après la séance, tout était intact, complètement; nous étions avec M. Reimers et le médium, trois personnes.

« *Glaucus*, de 4 h. 35 m. du soir à 4 h. 50 m., sortit quatre fois seul pour magnétiser les vases préparés; à la dernière et cinquième sortie, il donnait le bras à *Lilly* qui, part trois fois, couvrit son visage de paraffine bouillante, que l'eau froide avait successivement coa-

gulée et refroidie; elle me mit dans la main ce masque en cire, ce dont je la remerciai, en réclamant la faveur de toucher les deux Esprits; la main de Lilly était froide, celle de Glaucus naturelle et chaude; j'étais debout, tenant leurs mains dans les miennes, et je me disais : l'humanité visible touche celle qui est invisible, le présent et le passé s'unissent pour préparer et indiquer scientifiquement la voie sociale, véritablement religieuse de l'avenir. A 5 heures, *Glaucus* et *Lilly* reviennent comme la veille, réunis et distincts; la main droite de Glaucus les sépare à nouveau, et ils glissèrent, pour ainsi dire, en disparaissant vers le rideau.

« A 5 h. 10 m., j'entends une conversation entre Frankie et Lilly, et le premier me demanda si j'étais satisfait; à ma réponse affirmative, il ajouta que Lilly ne voulait plus se matérialiser que pour moi seul, ce dont je devais être honoré. — Pourquoi cela, répondis-je? — Regardez dans votre for intérieur et vous comprendrez.

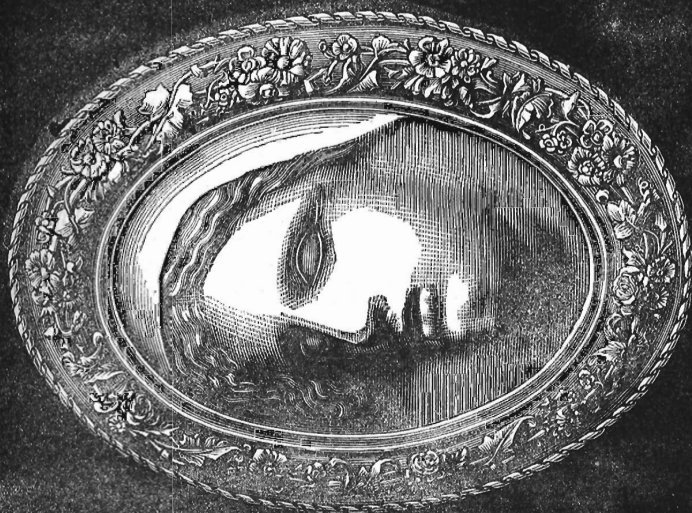
« A 5 h. 15 m., le médium revint parmi nous, il était très-fatigué et nous nous séparâmes.

« Je portai les moules chez M. Brojiolli, sculpteur et fondeur, Leattier Lane, Holborn, à Londres, qui en donna les reproductions en plâtre; il ne comprenait pas comment j'avais pu les obtenir, si ce n'était sur des personnes mortes, et, disait-il, il eût mieux valu que l'un de ses artistes m'assistât pour posséder de plus beaux modèles. Ces moulages, lui demandais-je, pourrait-on les obtenir sur des êtres vivants, en ménageant un passage à l'air respirable? — C'est impossible, dit-il.

« Quand j'eus payé M. Brojiolli, je le laissais très-intrigué, il croyait que j'étais l'inventeur d'un nouveau mode pour la reproduction des visages. Il y avait des différences appréciables entre les moules divers obtenus sur le visage du même Esprit. Les masques des visages d'Akosa et Lilly sont parfaitement venus sans le plus imperceptible passage pour laisser arriver l'air aux poumons, ce qui est remarquable et doit faire réfléchir les adversaires de la cause. »

Nous avons condensé ici le récit de M. Oxley, en omettant la plupart de ses réflexions, remarques et commentaires, cependant si intéressants; nous savons que la *Revue* est prise constamment par d'autres sujets, et la place est laissée ici au fait brutal. La traduction en français est faite avec conscience. JAMES SMYTH.

NOTA. — M. Oxley a fait graver les modèles obtenus; il a illustré avec eux la première page du *Médium*. Sur ces deux empreintes de têtes d'esprit il y a le masque d'une brute, celui de l'homme; l'intelligence est nettement indiquée sur le visage de la femme. M. Oxley nous promet des reproductions en plâtre, de ces moules, et il a eu l'obligeance de nous envoyer deux empreintes en cuivre que nous donnons dans notre *Revue*; remercions-le pour cette gracieuseté.



LILLY



AKOSA

Matérialisations, Esprits dessinateurs, au Mans.

Cher monsieur P.-G. L., F. E. C. — Je vous envoie les résultats obtenus dans nos séances du 2 octobre et du 13 novembre dernier ; nous avons été bien heureux et ne voulant pas garder notre bonheur pour nous seuls, nous vous prions tous d'être notre interprète auprès de nos frères en croyance. M^{me} LEBRETON.

2 octobre 1879. — A cette séance nous avions un spirite étranger à notre ville, M. Denis, de Tours. Le guide Volliatte présidait, il fit éteindre les lumières. Après quelques minutes d'attente nous entendîmes de petits coups sonores et mesurés dans différents endroits opposés les uns aux autres, l'Esprit toucha les mains de presque tous les assistants, et frappa sur la table un coup si violent que nous en tressaillîmes de surprise.

L'Esprit passant près de M^{me} Niepceron, celle-ci étendit la main et demeura toute saisie en touchant sa figure dont elle sentit les longs cheveux. Il me fit toucher son bras jusqu'au dessus du coude, sa main était froide, légèrement humide, le bras tiède et si parfaitement matérialisé que j'ai pu avec d'autres assistants sentir des poils sur sa chair. Il décrocha la petite sonnette, l'agita avec vigueur dans tous les sens, prit le chandelier, en ôta la bougie qu'il donna à M^{me} Blavette, après avoir remis le chandelier à M. Denis ; il fit voyager ces deux objets des mains de M. Denis et de M^{me} Blavette dans celles de M. Cornilleau.

M. Denis, assistant pour la première fois à une séance de ce genre, avait une certaine appréhension d'être touché par l'Esprit ; il s'enhardit, et échangea bientôt une cordiale poignée de main avec notre ami Blanche qui, au même instant, ébranla la cloison de l'appartement à trois reprises, avec une violence telle qu'il semblait que la maison dût s'écrouler. M. Lejeune avait apporté un bouquet magnifique pour l'offrir à l'esprit de sa femme, morte il y a sept ans, à pareil jour, ce bouquet avait été placé sur la cheminée ; l'Esprit s'en empara, l'enleva et le promena par toute la chambre, le faisant respirer à tous les assistants ; par deux fois, il me le posa sur la figure, le maintenant si fort que j'en perdis la respiration. Il y eut encore un grand coup frappé sur la table et un violent ébranlement dans la cloison. Le silence étant recommandé, la moindre infraction à cette règle était aussitôt punie par une main qui allait vivement à l'adresse voulue. Le médium, Henri Lebreton, fut spécialement et amplement gratifié. Au lieu de lueurs très-brillantes, nous eûmes une sorte de nuage blanc et vapoureux, qui nous permit de voir la forme entière de l'Esprit, se détachant comme une grande ombre noire sur le fond plus clair. L'Esprit s'empara de deux petits bouquets de bruyère des champs, placés sur la cheminée, les agita, les enleva très-haut, et, finalement, les distribua ; chacun en eut sa petite part. M^{me} Lejeune vint remercier son mari de son souvenir affectueux, elle glorifia Dieu et nous souhaita une heureuse nuit.

Un Esprit s'empara du crayon et du cahier posés sur la table et se mit à écrire. M. Denis lui ayant demandé quelques mots pour les emporter à nos frères de Tours, l'Esprit qui continuait à écrire tourna la page, écrivit encore, puis frappa avec son crayon plusieurs coups sur la table pour indiquer qu'il avait fini. Plusieurs autres invisibles frappèrent simultanément, les uns sur la table, les autres au plafond, sur les tableaux ou sur les murs, l'un avec une petite règle placée sur la table des secrétaires, les autres avec la main et le bout des doigts, en faisant produire un bruit à leurs ongles ; ils apportèrent ensuite sur la table un buste d'Allan Kardec avec son socle, l'enlevèrent très-haut, le placèrent doucement sur la table, et ils glorifièrent Dieu en nous bénissant et nous disant adieu.

La lumière étant faite, le cahier était placé sur le milieu de la table, le buste sur son piédestal et le bouquet dans son vase, posés, l'un à droite, l'autre à gauche ; l'esprit avait écrit : « Enfants gâtés, êtes-vous contents ? (*Blanche*). » — « Veillez et priez. (*Volliatte*). » — « Aimez-vous toujours. (*Blanche*). » — « Aux frères de Tours, un désincarné. (*Blanche*). »

Ces deux dernières communications étaient écrites en caractères à rebours, le genre des caractères d'imprimerie, que l'on est obligé de lire dans une glace ou en mettant le papier devant une lumière. Ernestine, F^m^e Lebreton, F. Froger, E. Cantreau, P. M^m^e Malherbe, Henri Lebreton, F^m^e Goutard, F. Verdier, veuve Verdier, F. Blavette, E. Cornilleau, Niepceron, F^m^e Niepceron, J. Lejeune.

Séance du 13 novembre 1879. Depuis plusieurs semaines nous attendions, sur la promesse de nos guides, des séances de matérialisation dans lesquelles il serait permis à un Esprit de venir dessiner au milieu de nous. Le 9 octobre dernier, l'un d'eux nous donna ses instructions au sujet des objets nécessaires ; il nous apprit son nom. Notre joie fût grande, ce nom était *Almir Contreau*, mon oncle, frère de mon père, mort il y a trente six ans fort et jeune ; il était peintre et doué d'un talent assez remarquable. Les objets demandés furent disposés, nous étions dans l'attente. Aujourd'hui, 13 novembre, notre cher dessinateur a tenu sa promesse. Après nous avoir donné ses dernières instructions au moyen de la typtologie, il nous demanda un canif, de la mie de pain, une feuille de papier pour essayer son crayon, et il nous dit : « Cette fois, vous aurez peu de chose ; ce n'est qu'un essai, un prélude ; ma mission au milieu de vous devant, par la permission et la bonté de Dieu, durer douze mois lunaires. » La lumière éteinte, et dix minutes d'attente environ, nous aperçûmes des lueurs fugitives et phosphorescentes qui paraissaient et disparaissaient instantanément ; nous avions mis sur la table une feuille de papier Canson jaune, sur un carton avec deux porte-crayons, des crayons Conté, canif, mie de pain, etc., etc.

Nous vîmes bientôt l'Esprit s'emparer du rouleau formé par la feuille de papier et passer sa main dedans ; cette main était par-

faitement visible, éclairée par une lumière extraordinaire; ce rouleau tourné dans toutes les directions, la lumière qu'il reflétait sur chacun de nous rendait absolument l'effet de projection par une lanterne magique.

La sonnette ne se fit pas entendre; à sa place nous perçûmes un bruit singulier, produit, nous ne savons encore par quel moyen, et imitant, à s'y méprendre, le craquement des tambours chinois qui eurent la vogue il y a quelques années.

Pendant ce temps, notre dessinateur tenait toujours sa main dans la feuille roulée et éclairée; c'était étonnant et presque impossible à décrire. La lumière, toujours en mouvement, nous reproduisait des fleurs brillantes, entourées de papier et, surtout cela, une main longue, effilée, toujours en mouvement, s'ouvrait et se refermait sans cesse; à un moment donné, les deux mains de l'Esprit introduites dans le rouleau en dépassèrent l'extrémité, s'écartant et se rejoignant alternativement; il dressa ensuite sa feuille sur le carton, la plia par le milieu, prit le canif, trancha la feuille dans le pli formé, m'en remit une partie et recommença, sur le morceau qui lui restait, la même opération, faisant également deux morceaux dont il garda l'un et me remit l'autre. Il monta son porte-crayon, tailla le crayon, l'essaya sur une feuille placée à cet effet, et se mit à travailler avec une aisance et une facilité incroyables. Le travail dura dix minutes, un quart-d'heure tout au plus; un grand trait fût tiré, et l'esprit signa son nom; nous voyions ce phénomène autant qu'il est possible et c'était vraiment féerique.

Presque tous nous fûmes favorisés d'attouchements divers, comme dans nos séances précédentes. Les fluides se croisaient dans tous les sens; à intervalles assez rapprochés, nous voyions une petite main brillante, venant toujours du même côté vers l'Esprit dessinateur, comme pour renouveler ses moyens d'action fluidique... Les Esprits glorifièrent Dieu, nous dirent bonsoir, et la lumière fût apportée.

Nous aperçûmes alors une tête de femme, dessinée au crayon Conté, ayant des bandeaux ondulés; une charmante figure pleine de sourires, le buste indiqué jusqu'à la naissance des bras, la chevelure flottante sur l'épaule gauche, la robe décolletée en cœur, laissant voir le cou. Mon père, présent à cette séance, a reconnu la figure, la coiffure et le costume d'une de ses cousines germaines qui, morte il y a plus de trente ans, était très-sympathique à son frère Almir; pleins de reconnaissance, nous remerciâmes Dieu de cette nouvelle faveur.

Depuis que nous obtenons des matérialisations, nous n'avions encore rien vu d'aussi beau, d'aussi saisissant et plein d'évidence. C'est la vie, telle qu'elle est, derrière ce rideau nommé la mort, venant se démontrer d'une manière irrécusable, indiscutable, aux hommes toujours portés à la négation et aux seules jouissances matérielles.

Si, comme nous l'espérons, nous obtenons bon nombre de des-

sins, et que nos guides le permettent, nous vous en enverrons un spécimen.

E. F^{me} LEBRETON, passage Contreau, 13.

Henri Lebreton, F^{me} Froger, F^{me} Verdier, veuve Verdier, F. Blavette, Niepceron, M^{me} Niepceron, J. Lejeune, M^{me} Goutard, M^{me} Malherbe, E. Contreau, Cornilleau.

Pour les membres absents ou malades. Henri LEBRETON.

Impressions personnelles. — M. Denis, notre frère en croyance, avait à peine délaissé le flambeau qu'un Esprit lui avait apporté, qu'il passa aussitôt dans l'une de mes mains, libre de la chaîne magnétique; un coup amical m'en avertit et, saisissant ce flambeau, je le retins fortement, après avoir été tiré en sens contraire par l'Esprit qui semblait vouloir le remporter; il céda à mon désir, mais ne sachant que faire d'un chandelier sans sa bougie, *mentalement*, je priai l'invisible de me dire l'usage que j'en devais faire: Il me répondit aussitôt: Fais-en ce que tu voudras. (Il est bien de rappeler qu'un Esprit m'avait demandé ce que je désirais obtenir dans la séance.) « Ce qu'il vous plaira, répliquai-je. Nous avons ici un frère de Tours, donnez-lui une preuve de votre bienveillante amitié, afin qu'il emporte de notre soirée un souvenir précieux des phénomènes obtenus; pour moi, je n'en ai plus besoin, vous m'avez pleinement édifié et je vous en remercie.... » « C'est bien, me fut-il répondu; il sera fait comme tu le désires. »

Quelques instants après, M. Denis, tout haut, fit la même demande (c'est-à-dire en tout point conforme à la mienne). Il fut presque aussitôt satisfait. Après quoi, le flambeau me fut rapporté de nouveau par l'Esprit qui me donna, presque en même temps, une forte poignée de main comme signe de cordiale amitié; longtemps, dans la soirée, nous avons échangé de bonnes et douces paroles, tant avec cet Esprit qu'avec les autres frères désincarnés. Enfin, quelques minutes avant de clore la séance, le même Esprit, sans doute, nous apporta deux branches de bruyère que nous avons soigneusement recueillies; c'est à ce moment que l'Esprit, bien *matérialisé*, nous fit sentir sa main et son bras dans toute leur étendue, jusqu'à l'épaule, cette main était forte, charnue comme le bras lui-même, mais sans chaleur ni moiteur, elle était presque froide.

J. CORNILLEAU.

Le Familistère de Guise et « le Devoir. »

Le Devoir, journal du Familistère, a publié, dans ses n^{os} 61 et 62, des réflexions qui s'accordent trop bien avec les principes du Spiritualisme moderne, le Spiritisme, pour que nous les passions sous silence.

« Il faut tâcher de ne pas se tromper sur le but réel de l'existence. La vie terrestre est surtout un champ de travail, d'actions, d'œuvres, et non un champ de contemplation stérile. Il ne suffit pas d'examiner la vie en se transportant par la pensée au-dessus des horizons actuels; l'homme est et doit être l'auxiliaire de la

« vie et du créateur ; il a pour mission la transformation incessante
« de la matière ; il doit par le travail vivifier la nature entière ;
« il doit, par ses actions, aider ses semblables dans le travail de la
« vie ; il doit, par ses œuvres, chercher à améliorer l'existence de
« tous.

« Le progrès s'accomplit surtout par les conquêtes de l'homme
« sur la matière, conquêtes grâce auxquelles la vie matérielle
« devient meilleure et plus agréable pour tous. La perfection indi-
« viduelle et sociale n'est que le résultat du travail accompli par
« les générations successives. L'amour du progrès et des améliora-
« tions sociales consiste à donner d'abord le nécessaire à ceux qui
« en sont privés, puis à y ajouter l'utile, le commode, l'agréable ;
« car c'est ainsi que tous les hommes pourront employer dignement
« leur existence à travailler à leur propre progrès et au progrès
« de la société toute entière. » (*Le Devoir*, n^{os} 61 et 62.)

Ce sont là des paroles auxquelles nous nous associons pleinement. Les croyances spiritualistes seraient sans objets et sans efficacité si elles ne conduisaient pas les hommes à la pratique du bien sur la terre. Aussi le Familistère est-il à nos yeux une œuvre sur laquelle tous nos frères en croyance doivent porter leur attention.

L'intérêt que nous inspire le journal *le Devoir* (1) est basé sur ce fait qu'il est l'organe d'une fondation où les préceptes de la Fraternité sont mis en pratique de la façon la plus complète.

La *Revue Spirite* a déjà parlé à ses lecteurs du Familistère de Guise. Les numéros de février, mars et juillet 1878 ont présenté ses dispositions architecturales, les ressources qu'il offre pour l'éducation et l'instruction de l'enfance, pour le développement du bien-être et de la moralité des habitants ainsi que les services de mutuelle protection garantissant chacun contre la misère, en cas de vieillesse, d'infirmités, de maladie, d'abandon.

Dans le numéro du 1^{er} août 1879, par la publication du discours de M. Godin à la fête du travail, nous avons fait voir à nos lecteurs que le Familistère devenait la base d'une association entre le travail et le capital.

Or, selon nous, l'avenir appartient à ce mode d'organisation des rapports entre les hommes. Seule l'association pourra concilier les intérêts des travailleurs et des capitalistes, et donner à la société toute entière la paix et la sécurité.

La solution du problème social, telle qu'elle est étudiée au Familistère, a toutes nos sympathies, parce que le progrès moral a pour point de départ indispensable l'amélioration des conditions matérielles de l'existence du plus grand nombre.

Il faut que les moyens de vivre soient assurés au travailleur et à sa famille, que l'éducation et l'instruction soient mises à la portée

(1) Journal hebdomadaire, 10 francs par an. — Europe, 11 francs. — Autres pays, 13 fr. 60 cent. On s'abonne à la librairie des sciences psychologiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

de tous les enfants, pour que l'homme puisse travailler d'une façon sérieuse à son progrès intellectuel et moral.

Le Spiritualisme (ou le Spiritisme), qu'on est parfois tenté de considérer comme une doctrine qui se perd dans le rêve et qui rend ses adeptes impropres à travailler efficacement au progrès matériel des sociétés, est au contraire, pour tous ceux qui l'ont bien étudié et bien compris, une doctrine qui met l'homme dans l'obligation de donner à sa vie un but utile à la société toute entière.

L'individu n'emporte dans la vie spirituelle que le mérite des actes qu'il a accomplis ici-bas, et la valeur de ces actes est mesurée par leur utilité dans la vie générale.

Si l'homme n'a travaillé qu'à ses satisfactions personnelles, c'est en vain qu'il prétendrait avoir obéi à la loi d'amour universel en désirant de cœur le bien de ses semblables : il n'aurait vécu que de la vie de l'égoïste.

Les désirs vagues ne suffisent pas : l'amour doit se prouver par des actes d'autant plus utiles à la vie générale que l'homme comprend mieux les lois de sa destinée.

Le Journal *le Devoir* est largement entré dans cette voie en indiquant toujours à côté des maux qui affligent nos sociétés les moyens pratiques d'y porter remède.

Le Familistère, avec une population de douze cents habitants, une industrie qui occupe plus de mille ouvriers à Guise et plusieurs centaines à Laeken-lès-Bruxelles, offre un beau champ d'action aux ingénieurs, comptables, etc., désireux de donner à cette association de travailleurs le concours de leurs talents et de leurs lumières, afin d'aider à la solution du problème de l'accord des intérêts dans la société, et à l'organisation du bien-être physique et moral pour tous.

C'est parce que nous sommes convaincus que le progrès doit se réaliser d'abord sur la terre que nous signalons l'œuvre du Familistère à tous les hommes sérieusement animés de l'amour du bien social, et convaincus que la vie ne nous est pas donnée seulement pour les satisfactions présentes, mais aussi afin de conquérir par le travail et le dévouement les facultés et les vertus qui doivent nous élever dans la vie.

Le Spiritisme en Chine.

Si nous croyons avoir inventé quelque chose, nous nous trompons fort ; le Spiritisme est vieux comme le monde, par la raison que, comme il y a toujours eu des Esprits dans l'atmosphère qui entoure notre globe, il a toujours dû y avoir des manifestations spirites. C'est d'ailleurs ce que prouvent surabondamment et les prédictions faites dans l'Ancien Testament par la voix des prophètes et les faits spirites dits miraculeux, accomplis par le Christ et les apôtres. Il n'y a qu'à lire intelligemment l'Ancien et le Nouveau Testament pour les trouver remplis de ces phénomènes médianimiques.

Les faits de tables parlantes, de médiums écrivant médianimiquement sous l'inspiration des Esprits, sont connus de tout le monde en Chine, où ils constituent, pour ainsi dire, le fonds de la religion des Chinois. On peut s'assurer de ce que nous avançons là en lisant le nouvel ouvrage qui vient d'être publié sur la Chine par l'archidiacre Grey, de Hong-Kong.

En Chine, l'écriture médianimique par l'intermédiaire des Esprits est une pratique générale, aussi bien dans le peuple que parmi les classes instruites et la noblesse. Il y a même des professeurs attitrés qui apprennent les meilleurs moyens de procéder pour entrer en relation avec les vivants d'outre-tombe ; et du matin au soir ils sont consultés par des personnes de tout rang et de toute condition qui viennent les interroger sur les secrets de l'avenir. Dans le salon du professeur se trouve un petit autel au milieu duquel est la statue d'un Ange ou Esprit, et sur lequel on vient déposer des offrandes de fruits, de gâteaux et de vins. Le postulant, agenouillé devant cet autel, fait sa prière à l'Esprit, puis il se rend avec le professeur à une petite table couverte de sable, sur lequel ce dernier, tenant une petite baguette en forme de T qui oscille librement à l'extrémité de ses deux index, trace des caractères mystiques qu'il traduit ensuite à son client.

Ces pratiques se font également dans les temples chinois où sont honorés certains Anges ou Esprits.

Voici ce que raconte M. Grey : « Un jour du mois de janvier 1867, « j'étais l'hôte d'une vieille dame, une veuve, qui habitait dans le « faubourg ouest du canton. Elle désirait conférer avec son mari « décédé, mort depuis plusieurs années. Une sorcière fut appelée ; « elle était bien habillée et avait l'air préoccupé. Tout d'abord elle « érigea un autel provisoire à l'entrée de la salle dans laquelle « nous étions réunis. Elle y plaça deux flambeaux allumés et des « offrandes de fruits et de gâteaux, puis, se plaçant à droite de « l'autel et cachant sa figure dans ses mains, elle resta silencieuse « pendant plusieurs minutes, puis elle commença à psalmodier des « incantations, tout en éparpillant par intervalles des poignées de « riz sur le parquet. Elle dit alors que l'Esprit du mort était au « milieu de sa famille. Ils en furent grandement émus, et quelques- « uns versèrent des larmes. L'Esprit fit alors savoir à sa famille, « où il se trouvait, quelle était sa situation dans le pays des ombres « et quel était le degré de bonheur qu'il lui était permis de goûter. « Il parla de plusieurs affaires de famille et insista sur l'état de l'un « de ses fils qui, depuis sa mort, était parti pour les provinces du « nord de la Chine. »

« Après avoir exhorté sa veuve à sécher ses larmes et lui avoir « recommandé de ne plus le faire revenir du pays des ombres où « il était heureux, l'Esprit se retira. »

Plus loin, voici ce que raconte encore ce père :

« J'allai voir un jour un riche chinois, à Fa-tu. J'appris que ce

« monsieur était allé à sa maison de campagne, en toute hâte, car
« on venait de lui apprendre qu'elle était ensorcelée par un de ses
« ennemis.

Plus loin encore :

« Le 14 juillet 1872, mon attention fut attirée sur une maison
« de la rue Yan-wo-lu, à Canton. Les portes étaient littéralement
« remplies de personnes des deux sexes et de tout âge, attirées
« par le bruit que la maison était ensorcelée ; sur le parquet de la
« première salle se trouvaient dispersés des vases et des pots cassés
« qui, un moment auparavant, avaient été projetés de leur place
« par un agent invisible. »

Le père Grey ne nous apprend là rien qui nous étonne ; ce sont des faits bien connus des lecteurs de la *Revue Spirite* dans laquelle abondent, depuis qu'elle est créée, les relations de faits semblables et même beaucoup plus extraordinaires encore. Ils prouvent quoi ? tous ces faits : C'est que le Spiritisme est une science pour laquelle les faits abondent dans tous les coins du monde ; c'est une vérité qui crève les yeux, et l'on doit dire qu'il faut véritablement être dénué d'intelligence pour ne pas y croire.

Seulement il faut tirer une leçon de tout. La Chine est remplie de devins, d'interprètes de songes, de nécromanciens, d'enchanteurs, d'exorcistes, de physionomistes, de diseurs de bonne aventure, toutes sectes nées de ces communications avec les Esprits désincarnés. Nous devons être assez sages pour ne pas tomber dans de pareilles superstitions. Nous sommes des spirites, et le *Spiritisme* est la philosophie nouvelle qui doit s'imposer au monde par la science, par l'amour et la charité.

René CAILLÉ.

Faits de Spiritualisation ou Incarnation. — Médiumnité de M^{me} Bablin.

Avant de reprendre l'étude commencée d'après les séances de M^{me} Hugo d'Alesi, qu'on me permette de rendre compte de quelques manifestations obtenues par un médium des plus dévoués au progrès spirite, par M^{me} Bablin.

Il existe une très-grande variété de médiumnités à incarnation, suivant la nature de la personne, suivant la manière dont la faculté a été développée, avec ou sans magnétisme humain, suivant la direction des Esprits qui assistent le médium, etc. ; et il y a certainement intérêt à étudier cette médiumnité sous plusieurs de ses aspects. Parmi les personnes douées de cette précieuse organisation qui leur permet de donner aux invisibles les moyens de s'entretenir si facilement avec les incarnés, M^{me} Bablin est certes une des plus remarquables, et, si je ne me trompe, une des premières par ordre de date. Il y a longtemps que non-seulement elle donne des séances hebdomadaires chez elle, mais qu'elle a apporté aussi à divers groupes sympathiques son concours dévoué.

Voici, d'une manière succincte, la physionomie d'une de ses séances du jeudi. Au centre de l'appartement, ou à peu près, une

table ordinaire, ronde, ou plutôt un peu ovale, en acajou, à quatre pieds, de poids moyen, telle que beaucoup de personnes en possèdent pour les besoins domestiques. Le médium vient s'asseoir à cette table, sur une chaise, tournant le dos à un canapé; à droite et à gauche, mais pas trop près de la table, des chaises pour les assistants; en face, des sièges pour trois rangées de visiteurs. M. Bablin dit de mémoire deux prières qu'on trouve dans les œuvres d'Allan Kardec, l'une pour attirer la protection des bons Esprits, l'autre pour les Esprits souffrants. Ensuite M^{me} Bablin invite successivement quelque assistants, de préférence les nouveaux venus, à se mettre en face d'elle à la table. C'est que la séance d'incarnations est précédée de quelques évocations, car M^{me} Bablin est aussi médium de table, et, de plus, médium voyant. C'est là un très-heureux concours de facultés, car les personnes étrangères au Spiritisme sont naturellement disposées à douter de la réalité des faits d'incarnation, surtout lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de phénomènes physiologiques intenses comme cela a lieu pour M^{me} d'Alesi. Il se peut bien qu'un Esprit s'incarne et se fasse reconnaître par une de ces personnes, mais souvent, surtout pour une première fois, les conditions fluidiques s'y opposent. Il est donc utile que les visiteurs aient un autre moyen de contrôler personnellement le caractère véritablement spirite des phénomènes auxquels ils assistent. Ce contrôle, c'est l'évocation qui le donne. Un assistant se met à la table, et on le prie d'appeler par la pensée un Esprit désincarné. La table se soulève sur deux pieds d'un côté ou de l'autre, souvent elle se penche du côté de l'évocateur. — Etes-vous bien l'Esprit évoqué? — demande le médium. — Voulez-vous dire votre nom de baptême? — Votre nom de famille? — Etes-vous parent de la personne qui vous évoque? — Quand avez-vous quitté la terre? — Dans quel pays? — Il est généralement répondu à toutes ces questions et à bien d'autres avec beaucoup de netteté et de succès. Il y a de quoi ébranler les plus incrédules. Cependant les plus subtils d'entre eux trouvent encore une échappatoire. — « Certes, disent-ils, il y a là quelque chose; mais où est la preuve de l'existence et de la manifestation des Esprits? Il est évident qu'on ne peut nier une action magnétique (qu'ils aillent donc le dire à la science officielle!) et c'est cette action magnétique qui explique ce qui vient de se passer. J'avais tous ces noms dans la tête, puisque c'est moi qui faisais l'évocation, et c'est l'effet de ma pensée qui, sans que je m'en rende compte, est allé influencer le fluide du médium condensé dans la table, et produire ces résultats intelligents. » N'est-ce pas un fait remarquable que pour échapper au Spiritisme dans l'interprétation de faits aussi frappants que ceux-là, on soit inévitablement conduit à proclamer au moins la réalité d'un agent de communication, qui, quelque soit le nom qu'on veuille lui donner, ressemble fort à ce qu'on a appelé le fluide magnétique? Il n'y a pas d'explication pathologique possible dans le cas présent, et la table, qui se meut et qui parle, ne saurait être considérée comme atteinte d'hystéro-épilepsie.

Quand les expériences d'évocation n'aboutiraient qu'à ce résultat, de prouver le magnétisme, ce serait déjà autant de fait.

Mais ces expériences, pour qui sait les serrer de près, contiennent autre chose. Outre que la table a des mouvements personnels, lents ou brusques, affectueux ou impatients, forts ou doux, il arrive toujours un moment, avec de la persévérance, où l'on obtient une réponse étrangère à ce que l'on avait dans la pensée, et qui se trouve vérifiée par le contrôle qu'on peut en faire, soit immédiatement, soit dans la suite. Mais, en dehors de ce critérium, M^{me} Bablin en offre un autre qui est bien remarquable, elle est voyante à l'état de veille, et il arrive souvent que l'Esprit évoqué se rend visible à ses yeux, et qu'elle en fait la description. A ce sujet, qu'on me permette de citer un fait personnel. La première fois que j'allai chez M^{me} Bablin, je me mis à la table sur son invitation, et, pour des raisons qui sont étrangères à la question, je m'abstins d'appeler l'Esprit M..., dont je sentais pourtant, depuis le commencement de la séance, l'influence autour de moi, et particulièrement dans mes cheveux caressés de fourmillements magnétiques intenses ; je concentrai toute ma pensée sur le nom d'un autre Esprit, V.D.... Le nom que j'obtins fut le nom de l'Esprit M.... Où était donc la transmission de pensée ? Je posai quelques questions à l'Esprit en lui disant *vous*, par manière de contrôle, il répondit en me disant *tu*, c'était ce que je désirais. M^{me} Bablin me dit alors voir cet Esprit, et elle m'en fit une description absolument concordante avec un portrait médianimique que M. Hugo d'Alési a fait du même Esprit avec l'assistance de son guide Donato. Or, à ce moment-là, M. et M^{me} Bablin ne s'étaient jamais trouvés en rapport avec M. et M^{me} Hugo d'Alési, et n'avaient jamais vu le portrait de cet Esprit. Dirait-on que c'est ma pensée qui a évoqué ce portrait et qui en a fait un tableau fluïdique visible pour le médium ? Je ne me crois pas capable d'un tel pouvoir, et, en fûssé-je capable, encore faudrait-il pour l'exercer une remémoration bien déterminée, une concentration bien nette de l'image, et la volonté intense de la transmettre. Or j'affirme que j'étais bien neutre, et qu'aucune de ces conditions n'était remplie. Même, comme si l'Esprit eût voulu m'enlever le plus petit doute à cet égard, un tout léger détail de toilette était modifié. Je crois donc qu'il est facile de réduire, avec un peu d'analyse persévérante, cette prétendue explication magnétique des faits spirites, qui prend tant d'importance aux yeux de bien des chercheurs inquiets et impatients.

Mais il est temps de parler des phénomènes d'incarnation, dont les évocations ne sont que le préambule. On enlève la table, puis M^{me} Bablin prend place sur le canapé et prie une personne de s'asseoir à côté d'elle pour interroger les Esprits. Bientôt ses yeux se ferment, sa tête se renverse, inerte ; au bout d'un temps, généralement assez court, la tête se redresse, se ranime, les yeux s'ouvrent peu à peu (du moins dans la plupart des cas), une physionomie nouvelle se fait sur le visage, une personnalité nouvelle

va se manifester. Tantôt c'est un Esprit souffrant qui reproduit la scène de sa désincarnation, j'ai vu des noyés revivre ainsi le moment de leur submersion, avec toute l'angoisse de l'asphyxie, avec tous les spasmes de la lutte suprême et tous les râles de l'inglutition que l'on entendait dans l'appareil bronchique du médium, comme si l'air y avait été réellement en lutte avec l'eau suffoquante ; tantôt c'est un parent ou un ami qui vient pour un assistant, et se fait reconnaître ; tantôt c'est un littérateur qui vient faire un récit, un médecin qui vient donner des avis ; tantôt c'est un Esprit familier du médium ou un Esprit guide ; parmi ces derniers, il faut citer un caractère des plus sympathiques, l'Esprit qu'on appelle *grand-mère* (c'est la mère de M^{me} Bablin), elle tient beaucoup à être appelée ainsi, même par les nouveaux visiteurs pour qui elle a toujours une parole affectueuse.

Pour donner une idée plus sensible de ces incarnations, je vais essayer de relater celles qui ont été obtenues le 12 novembre dernier, au siège de la Société, où M^{me} Bablin nous avait offert une séance. Le premier Esprit qui se présente est le D^r Demeure. — « Il y a, dit-il, au milieu de vous plusieurs des Esprits qui assistent votre médium habituel (M^{me} Hugo d'Alési), l'abbé Gérard entr'autres. » Il donne ensuite quelques indications relatives à une forte indisposition dont M. d'Alési a été atteint. Puis il parle aux différentes personnes qui l'interrogent, donnant à celle-ci un conseil médical, à celle-là un avis sur la médiumnité qu'elle est apte à développer ; à d'autres il décrit les Esprits qui les entourent, et dont quelques-uns sont reconnus, entr'autres le père d'une dame. A cette même dame il dit (et c'est même par là qu'il débute en s'adressant à elle) : « Il y a près de vous, madame, plusieurs Esprits ; le plus familier est celui qui vous a été déjà dépeint, votre fils, il attend avec impatience l'instant de pouvoir se communiquer, mais je ne crois pas que ce soit aujourd'hui ; il se communiquera plutôt par l'autre médium, par M^{me} Hugo d'Alési, pour laquelle il a une sympathie très-grande. » On ne saurait trop remercier cet Esprit de se complaire à cimenter des liens de solidarité et d'abnégation entre les médiums.

Ces descriptions d'Esprits me suggèrent une question : — « Voyez-vous présentement ceux que vous décrivez ? » — « Certainement, sans cela je ne les dépeindrais pas. » — « Pourtant des Esprits, incarnés en M^{me} d'Alési, nous ont dit ne plus voir, dans cet état, leurs frères de l'espace. » — « C'est, répond-il, parce que ce médium s'endort par le magnétisme, et que le fluide magnétique bouche la vue spirituelle. » Je crois que cette explication a besoin d'être un peu commentée, j'y reviendrai en terminant.

L'Esprit qui vient ensuite parle sans s'adresser à personne ; si je me souviens bien, les yeux sont fermés, la voix faible. Voici ce qu'on entend : « Que c'est pénible, tout de même, de s'éveiller en sursaut dans une position pareille ! Et le secours de personne ! Me laisser dans un état semblable ! Je n'ai plus la force de crier !

Cependant je suis dans un cercueil ! Mais plus de force ! Il faut mourir là-dedans ! A moi ! à moi ! »

La tête retombe inanimée, et se redresse au bout de quelques instants. Aux premières paroles on comprend que c'est le même Esprit qui revient. — « J'entrevois le ciel ! (*en levant les bras*) Qui m'appelle par mon nom ? C'est au-dessus de moi qu'on m'appelle ! Oh ! venez me délivrer !... Oh ! que Dieu est bon ! J'entends des voix, on vient me chercher !... C'est égal, le froid me saisit, j'étrangle, je n'entends plus rien !... Oh ! mais, c'est étrange ! C'est la voix de ma mère que j'ai entendue ! Elle m'a appelée par mon nom, Julie, je n'ai pas confondu.... Et je n'entends plus rien.... Ah ! il fait clair ! Je vois le jour !... Je croyais pouvoir pleurer pour me soulager, et pas une larme ne mouille mes paupières ! Tout est perdu, et pourtant j'entrevois le jour, je ne vais pas mourir ! »

Une petite secousse dans la tête du médium semble encore indiquer le départ de l'Esprit ; mais il revient de nouveau dans un état différent, comme s'il était passé de l'état de sommeil à l'état de veille. Il ouvre les yeux, et, me voyant avec du papier et un crayon, il (ou plutôt elle) me dit : « Que faites-vous donc là, monsieur ? » — « Vous le voyez, j'écris. » — « Ah ! alors vous devriez bien écrire le rêve que je viens de faire. Quel rêve affreux ! Je rêvais que j'étais dans une tombe, enfermée dans un cercueil, je pleurais, j'appelais à mon secours et personne ne me répondait. Oh ! bonheur ! J'ai vu le jour, je me suis éveillée.... Je croyais que j'allais mourir réellement, que le sang se portait au cœur, montait au cerveau, et je sentais que je mourais. C'était un rêve ! Ce qu'il y a de plus étrange, dans mon rêve j'entendais la voix de ma mère qui prononçait mon nom ; mais ma mère est morte, elle est morte sous le siège !... Maintenant, je vois le jour ; mais ce qui est étonnant dans mon réveil, c'est que je vous vois et que je suis dans un champ fleuri, et qu'il y a au-dessus de moi des étoiles brillantes. C'est comme une procession que l'on fait le jour de l'Ascension. »

On explique à Julie la vérité de sa situation ; on lui fait comprendre avec ménagement que son rêve est bien une réalité, qu'elle a quitté son corps, que celui par lequel elle se manifeste n'est pas le sien. On la rassure d'ailleurs sur la vraie signification de la mort et sur la vie d'outre-tombe, et, pour achever de la convaincre de la présence de son esprit dans un corps d'emprunt, on lui met une glace entre les mains. Elle regarde un instant dans cette glace avec étonnement, puis elle se lève et regarde tout autour d'elle. — « Partout des glaces ! dit-elle, j'en vois partout. » Elle revient s'asseoir, et bientôt sa physionomie s'assombrit. — « Après toutes ces beautés, je vois un tableau bien pénible, une jeune fille morte.... C'est moi ! C'est mon corps ! On me porte sur une civière.... Où me portent-ils ? Oh ! Quel feu ! Quelles flammes !... On dépose mon corps chez chez un pharmacien.... Oh ! c'est considérable, ces flammes ! » — « Où êtes-vous ? Quelle rue ? » — « Rue Béranger. » — « En quelle année ? » — « En 77. Le feu a pris chez nous. » —

« Quel était votre métier ? » — « Repasseuse. Je m'appelle Julie Toussaint. » Ces réponses sont faites comme si quelqu'un les lui soufflait. — « Ah ! la voix de ma mère ! Elle m'appelle, Julie ! Je la vois ! Je suis heureuse.... Je ne comprends pas mon bonheur.... Ma mère ! » Elle part sur ce cri, comme en rendant le dernier soupir.

La tête du médium se relève ; un autre Esprit est incarné. — « Que je suis contente ! dit une voix pleine de sympathie, vous avez secouru ma fille bien-aimée. » — « Comment vous nommez-vous ? » — « Sophie Toussaint. J'ai retrouvé ma fille chez vous ! Mais quelle désolation ! Périr par les flammes ! Comprenez-vous pourquoi elle se sentait ensevelie dans le cercueil toute vivante ? On l'a enlevée de dessous les décombres, toute meurtrie, les membres séparés les uns des autres. Comprenez-vous maintenant quel triste rêve elle faisait ma fille ?... Avec quel dévouement elle m'a donné ses soins, avec quel amour ! Moi, je suis morte comme beaucoup de mères, après de grandes souffrances, de la poitrine ; je me suis laissé mourir de faim, ça ne pouvait plus durer plus longtemps, les aliments ne me soutenaient plus. Je suis morte en 71, au mois de janvier, il faisait bien froid, il y avait de la neige plein les rues, et ma fille allait chercher, comme tous les autres, le peu qu'on voulait bien nous donner. Quand je suis morte, j'ai trouvé la lucidité assez vite, plus vite que ma fille ; cela, parce qu'elle ne voulait pas entendre ma voix, elle croyait toujours rêver ; c'est que Dieu n'avait pas permis qu'elle pût trouver la vérité, la lumière, plus vite. Peut-être avait-elle quelque faute à expier. Pourtant ma fille était une sainte fille. J'espère que nous allons pouvoir lui donner la lumière entière et qu'elle comprendra bien sa situation. Je restais rue Aubry-le-Boucher, n° 7. Je sais par les autres Esprits que vous cherchez ces faits pour vous rendre compte.... Merci, que la paix et la bénédiction de Dieu soient parmi vous ! »

Vient ensuite un gaillard à la face épanouie et aux yeux éveillés, qui se croit à la campagne, dans sa vacherie, avec son bonnet et ses sabots. Me voyant un crayon à la main, il me prend pour un inspecteur préposé au commerce du lait, et il me fait assez mauvais visage. Pour ne pas l'irriter, j'interromps mes notes ; je ne puis donc parler de cette manifestation que de souvenir. Nous parvenons à l'amadouer, et la conversation devient vive et joviale ; on a toutes les peines du monde à l'amener sur le chapitre de la mort ; c'est un bon égoïste qui ne demande qu'à vivre jusqu'à la fin, sans s'embarrasser du souvenir de ceux qui ne sont plus. Comme on veut lui prouver que cette fin est arrivée pour lui depuis longtemps, il nous fait comprendre qu'à ses yeux nous avons un grain dans la cervelle. Pourtant, quand on lui fait observer les vêtements qui le couvrent, surtout quand on le prie de se regarder dans un miroir et d'y remarquer la reproduction des mouvements qu'il fait, il commence à être décontenancé, et, lorsqu'enfin il quitte le corps du médium, il est fortement troublé. Encore une ou deux incarnations

comme celle-là, et il est probable qu'il parviendra à se rendre compte de sa situation.

Le bon Esprit « grand'mère » vient clore la séance et dire un bonsoir amical à tous les assistants. Il est fâcheux que l'heure avancée ne lui ait pas permis de rester plus longtemps parmi nous.

Un mot pour finir. Est-ce bien seulement parce que le médium s'endort sans le secours du magnétisme que les Esprits momentanément incarnés peuvent voir les êtres de l'espace? N'a-t-on pas observé avec d'autres médiums dégagés magnétiquement, que les Esprits en possession de leurs organes étaient capables de voir des êtres ou des tableaux fluidiques? Et ne conviendrait-il pas d'ajouter que, pour que cette vue devienne impossible, il faut que l'action magnétique ait été poussée jusqu'à la catalepsie? La catalepsie est le dernier degré du dégagement, celui qui se rapproche le plus de la désincarnation, celui qui, sans rompre la vie, sépare le plus complètement le propre Esprit du médium de son corps. N'en résulte-t-il pas que l'Esprit qui vient s'y subsister s'y incarne de la façon qui se rapproche le plus des conditions de l'incarnation permanente? D'ailleurs, j'ai cru observer que par l'incarnation après catalepsie, tous les Esprits s'expriment également à leur aise, tandis que par l'incarnation sans catalepsie ils s'expriment d'autant plus facilement qu'ils sont plus volontaires, plus familiers au médium, ou plus imprégnés de fluides terrestres, c'est-à-dire qu'ils peuvent mieux s'assimiler ou dompter ce qui reste de la propre influence de l'Esprit du médium dans le cerveau incomplètement dégagé. C'est peut-être ce reste, — comparable à une petite quantité d'air raréfié dans un récipient où l'on n'a fait qu'un vide relatif, — qui produit, par une sorte d'élasticité fluide, une action expansive sur l'Esprit qui vient s'incarner; et c'est peut-être cette expansion qui conserve à cet Esprit la vue des choses et des êtres de l'espace. Je ne veux pas m'étendre plus loin; mais j'ai voulu seulement indiquer l'intérêt qu'il peut y avoir à étudier les variétés différentes d'un même genre de médiumnité. Tous nos remerciements à M^{me} Bablin pour la contribution qu'elle a bien voulu apporter à nos études.

J. Camille CHAIGNEAU.

La lettre d'un Esprit.

Il y a des gens de par le monde qui sont bien étonnants! Je reçois de mes lecteurs beaucoup de lettres, dont quelques-unes me sont bien utiles et me facilitent singulièrement ma tâche quotidienne.

Dans le nombre il en est aussi, je dois le dire, qui n'ont aucune raison d'être; mais ce sont des exceptions: presque toutes contiennent des observations sérieuses, et je saisis l'occasion qui m'est offerte de remercier mes correspondants de ce courant de commu-

nication qu'ils établissent avec moi : l'écrivain se sent plus fort quand il sent les coudes de ses lecteurs.

Je vous disais donc qu'il y avait de par le monde des gens bien étonnants, et cela à propos d'une lettre qui m'est arrivée ce matin. J'en ai déjà reçu une de la même écriture. L'auteur garde l'anonyme, mais c'est un spirite.

Vous savez ce que c'est qu'un spirite : c'est une personne convaincue qu'au premier appel les grands esprits disparus de la terre et qui flânent dans les airs, s'ennuyant à mourir, éprouvent une joie immense à se fourrer dans un bâton de chaise ou dans le pied d'une table et à répondre aux questions qu'on peut leur adresser.

C'est commode, portatif et pas encombrant, même en voyage, car une planchette de bois de quelques centimètres carrés, montée sur un crayon en guise de pied, peut parfaitement constituer une table et servir d'asile à quelque Esprit errant, en quête de distractions.

Donc mon correspondant m'envoie, à propos de mon article sur les crimes, les réflexions d'un Esprit, qu'il dit avoir évoqué. Bien que je ne partage pas les opinions de cet esprit, elles partent d'un bon cœur, sont rédigées dans un style clair et m'obligent à féliciter mon correspondant vivant de posséder des bâtons de chaise et des pieds de table aussi bien doués par la nature.

Voici les réflexions de cet Esprit :

« Les méchants haïssent les bons, et ceux qui sont véritablement bons plaignent et aiment les méchants. Telle est la diversité des sentiments sur cette terre, qu'ils ne sont même pas partagés.

« L'union dans l'amitié serait votre plus grande force, ô hommes ! C'est ce que vous n'avez pas encore compris.

« Si vous étiez sympathiques les uns pour les autres, cela éviterait bien des fléaux ! Combien d'innocents seraient encore auprès de leur famille ! Que de larmes épargnées ! Que de pleurs séchés ! Mais, malheureusement, quel exemple donnez-vous de votre sagesse ? Ce ne sont que haines les uns pour les autres, c'est à qui trouvera le moyen d'anéantir ou d'écraser son semblable !

« De plus, pourquoi cet abandon ? Pourquoi cette solitude autour de ceux qui ont failli ?

« Ne voyez-vous pas qu'au lieu de leur tendre une main secourable pour les aider à atteindre le bien, ou vous les repoussez, ou vous les laissez croupir dans la fange où ils sont plongés.

« Croyez que c'est une lourde responsabilité qui pèse sur vos têtes ; car, combien de malheureux à qui il aurait suffi d'une bonne parole ou d'un bon conseil, afin de les ramener dans la voie dont ils s'étaient écartés !

« Au lieu de cette compassion, le coupable ne trouve, ici-bas, que le mépris ; a-t-il acquitté sa dette envers la société, le voilà livré à lui-même et lancé dans un tourbillon d'affaires auxquelles il n'est pas habitué. Que devenir ? Personne ne voudra plus avoir affaire à lui, il ne voit pas la possibilité de vivre autrement qu'en

recommençant ce pour quoi il a été déjà puni, et c'est pourquoi vous voyez tant de cas de récidive.

« Non ! la société ne fait pas son devoir vis-à-vis de l'homme ; elle ne veille pas, elle ne protège pas comme elle aurait le droit de le faire.

« Faut-il vous dire, à présent, pourquoi cette haine des méchants pour les bons ?

« Cela est simple et se devine, et il en sera toujours ainsi, jusqu'à ce que votre législation soit refaite sur de nouvelles bases.

« UN ESPRIT. »

Voilà qui est bientôt dit, et c'est affaire à un Esprit qui n'a plus à s'occuper des besoins de la vie, de la conservation du fruit de son travail ou de l'avenir de ses enfants, qui n'a même plus de peau à défendre, de prendre d'aussi haut cette grande question de la criminalité.

J'aurais bien voulu voir ce bon Esprit, quand il n'avait pas encore le bonheur de pouvoir se loger gratuitement dans un bâton de chaise sans s'inquiéter du terme, des contributions, de ses échéances de fin de mois, de la dot de sa fille, de l'instruction de son garçon, de sa vieillesse à assurer ; j'aurais voulu le voir rentrant chez lui, trouvant tout cassé, brisé, ses économies envolées et recevant, par dessus le marché, un coup de trique sur la nuque ou de couteau dans le ventre.

Je suis certain qu'il eût pensé tout autrement et que s'il le bonheur eût voulu qu'il guérit de ses blessures, il se fût écrié, en apprenant que son assassin en était à son troisième ou quatrième coup :

Non ! la société ne fait pas son devoir vis-à-vis de l'homme ; elle ne veille pas, elle ne protège pas comme elle aurait le devoir de le faire.

Seulement, en parlant ainsi, il n'aurait pas eu en vue la protection sociale en faveur des coquins endurcis, mais bien en faveur des honnêtes gens.

La société n'a pas à s'occuper de garantir ceux de ses membres qui obéissent à ses lois et qui la servent ; quand à ceux qui sont en guerre avec elle, elle ne leur doit que la justice, c'est-à-dire la peine qu'elle a édictée contre leurs crimes.

(*Petit National* du 17 octobre 1879.) Edouard SIEBECKER.

NOTA. — Nous devons remercier M. Siebecker pour cette insertion, gracieuseté à laquelle la Presse ne nous a pas habitués ; seulement, à cette gracieuseté, le fiel est tant soit peu mêlé, mais qu'importe ! le journaliste doit compte à ses lecteurs de leurs propres impressions qu'il réfléchit, et nous voulons croire que, dans le fond, M. Siebecker pense qu'en fait de justice tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Instruire, moraliser sont deux mots à l'ordre du jour ; dès que ce qu'ils signifient sera *un fait*, au lieu de servir aux discussions

législatives, il faudra bien que tout se transforme, que l'on s'aime, que l'on en revienne à la communication obtenue par M^{me} Carrier, à cette compassion, à cette sympathie préconisée par un *Esprit*; alors seulement la loi sera *modifiée et refaite sur de nouvelles bases*.

Mort de M^{me} la Baronne du Potet.

M^{me} la baronne du Potet a quitté notre terre pour entrer dans la vie spirituelle, le 9 novembre, dans la 76^{me} année de son âge.

Cette femme remarquable, qui seconda si puissamment son mari dans son œuvre de progrès et le soutint avec une énergie et un dévouement admirables, emporte le souvenir reconnaissant de tous ceux à qui il a été donné d'apprécier la générosité de son caractère, la supériorité de son esprit. La rédaction reviendra sur cette personnalité remarquable à tant d'égards.

Quoique les convocations funéraires fussent restreintes, relativement aux nombreux amis dont M^{me} du Potet avait su gagner la sympathique admiration, une assistance assez nombreuse accompagnait le convoi.

Sur la tombe, le baron du Potet prit la parole, affirmant, dans une improvisation vibrante et émue, qu'en rejetant les dogmes arbitraires que le catholicisme impose, il gardait une ferme croyance en l'immortalité de l'Esprit et conservait la conviction profonde d'une réunion prochaine avec celle qui l'a devancé dans la vie nouvelle.

M. Auffinger prononça à son tour quelques paroles pour rappeler le dévouement dont la vie de la baronne du Potet est remplie.

Nous regrettons que dans son journal la *Chaîne Magnétique*, en parlant de la même personne, M. Auffinger ait employé des termes malheureux qui n'ont pas leur raison d'être.

Nous reproduisons le dernier adieu adressé par M. Georges Cochet, au nom de la Société scientifique d'Etudes psychologiques :

« MESDAMES, MESSIEURS. — Une belle âme nous quitte. Celle qui fut la femme forte par excellence, celle dont la vie fut une mission auprès de son époux missionnaire, celle qui l'aida à porter le poids écrasant d'une vérité sublime, celle qui accepta tous les sacrifices, au nom du progrès humain, M^{me} la baronne du Potet s'est élevée vers les régions sereines où l'appelaient ses espérances. Nous qui l'avons suivie dans sa vie active et l'avons admirée dans l'accomplissement de sa haute tâche, nous la saluons aujourd'hui au seuil de la mort, ou plutôt au seuil de l'éternelle lumière.

« La personnalité de la femme ne se condense pas toute en soi-même, elle se retrouve dans tous ceux qui l'entourent et s'épanouit dans ceux qu'elle aime. Nature expansive et enthousiaste, elle est l'inspiratrice qui dispense autour d'elle les influences salutaires, les souffles généreux. Aussi, pour bien comprendre la baronne du Potet, il faut surtout la considérer comme la compagne du Maître en qui la vérité a trouvé un apôtre.

« Cet immense amour d'une science nouvelle, injustement repoussée, cette féconde pitié pour la souffrance, ce besoin de progrès, cet enthousiasme du bien, cette énergie dans la lutte sainte, ce désintéressement absolu, cet incessant sacrifice, toutes les vertus morales qui, jointes au génie, font du baron du Potet le représentant d'une des plus grandes idées modernes, on les retrouve dans la compagne qui le suivit et le soutint. A côté de cet homme supérieur, à côté de cette grande figure qui appartient à l'avenir et qu'acclamera la postérité, se place une noble image de femme : l'amie, l'inspiratrice qui prodigua sa force, son dévouement, son courage, étant elle-même toute la foi et tout l'amour.

« La Foi ! l'Amour ! cette grande âme y puisait sa force ; elle y trouvait l'aliment de ses vertus. En cette femme remarquable était un Esprit conscient de lui-même. La nature de ses études lui avait dévoilé les grands mystères ; elle avait conçu l'espérance la plus ferme, basée sur une philosophie positive dans son Idéal, et, qu'après la raison, l'expérience scientifique vient confirmer : elle croyait à l'éternel perfectionnement par l'évolution de plus en plus haute des intelligences immortelles. Sa foi, c'était Dieu par le Progrès ; son amour, Dieu, par l'Humanité !

« O femme ! ô Esprit ! qui avez pris parmi nous une large part à l'œuvre commune, et qui maintenant entrez dans la vie supérieure, ce n'est pas un adieu que nous prononçons sur cette tombe ; c'est un appel.

« Soyez encore, soyez toujours la gardienne et la consolatrice de celui qui reste. Aimez-le, soutenez-nous ! »

Le mois prochain, nous parlerons de nos frères décédés, M^{me} Souzy, vénérable octogénaire, Paris ; notre ami Pétrus, mort à 27 ans, Paris ; M^{me} Eppinger, 78 ans, Paris ; M. Page, 45 ans, Tours ; Constant Bouly, Douai ; Marie-Catherine Cambrésy, Bressoux (Liège).

Vient de paraître : *Les Aventures surprenantes d'Isidore Brunet*, par Tnadlam.

Dans ce livre, l'auteur ouvre un vaste champ d'investigations aux romanciers de l'avenir. Malgré les tendances matérialistes de notre siècle, il n'a pas craint d'écrire un roman spiritualiste et scientifique.

Nous le félicitons de son courage, seulement qu'il nous permette de lui dire franchement ce que nous pensons de son œuvre.

M. Tnadlam est un savant, mais non pas un romancier. La partie littéraire est fort négligée, les événements ne sont pas amenés graduellement, ils surprennent le lecteur, mais ils ne peuvent l'intéresser. Nous savons bien que M. Tnadlam a voulu surtout écrire une œuvre sérieuse, et qu'il a cru pouvoir laisser dans l'ombre le côté romantique. Il a eu tort, son livre n'est pas destiné aux convertis, mais surtout aux incrédules. Eh bien ! ceux-là ne le liront pas, et la critique sera ou dédaigneuse ou sévère.

La partie scientifique est bonne dans une certaine mesure.

L'auteur se lance trop à corps perdu dans des hypothèses dangereuses. Elles ne peuvent être prouvées aux positivistes et ils les repousseront avec ironie.

Le Magnétisme et ses phénomènes offrent la matière à plusieurs volumes. Pourquoi donc M. Tnadlam n'a-t-il mis qu'en demie lumière des faits si intéressants ?

Il reste encore beaucoup à étudier sur terre sans voyager dans les mondes sidéraux.

LOUISE DE LASSERRE.

AVIS IMPORTANT. — Les Abonnés à la *Revue Spirite* qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement sont priés de le renouveler avant la fin de janvier 1880; nous aurions le regret de ne plus leur expédier les numéros mensuels, la régularité de nos livres l'exigerait. — Les abonnés pour 1880 ont droit à la prime accordée par la Société, c'est-à-dire chaque année de la *Revue Spirite*, de 1859 à 1878, à 2 fr. 50 cent., plus 75 centimes pour le port. — Année 1879 à 10 francs, comme l'année courante.

Chaque abonné a reçu un catalogue nouveau et un petit volume, le Spiritisme devant la science; ils doivent à notre librairie 1 fr. 70 cent. pour le volume et 25 centimes pour le catalogue, soit: 1 fr. 95 cent.

Planchettes pour médium, vernies et très-convenables, 5 francs; port, 50 centimes.

Appel pour les Œuvres spirites (Souscription).

MM. Haasser, 2 francs. — Messand-Rollin, 12 fr. 30 cent. — Gourgaud, 1 fr. — Lenud, 5 fr. — Médecin J., 3 fr. — Jeannel, 10 francs. — Félix Natiez, 50 centimes. — Hustache, 2 francs. — Leruth, 23 francs. — Lepontois, 5 francs. — Robertsoit, 5 francs. — Gallais, 9 fr. 50 cent. — Bonnefont, 6 francs. — Voisin, 10 francs. — L. Godment, 1 fr. 30 cent. — Cornilleau, 10 francs. — MM^{mes} C. Caron, 5 francs. — V^e Contamine, 5 francs.

MEMBRES NOUVEAUX. — MM. Pitre, 25 francs. — Bourgès, 25 francs. — Migault, 25 francs. — Collard, 25 francs. — M^{me} Collard, 25 francs.

Inondés de Murcie (Souscription.)

MM. A. Woog, 5 francs. — Crouzet, 30 francs. — Bacquerie, 1 franc. — André Boulens, 1 franc. — Bernard Boulens, 1 franc. — Casimir Théron, 1 franc. — Paul Palot, 1 franc. — MM^{mes} Palot, 1 franc. — Madeleine Coste, 5 francs. — Michaud, 50 centimes. — Cassau, 1 franc. — M. Joseph Mas, 2 francs. — M^{me} Cassesières, 1 franc. — M. Auguste Boussac, 1 franc. — M^{me} A. Lauthier, 2 francs. — M^{me} Pastre, 1 franc. — M. Barrat, 1 franc. — M^{me} Julie Lagrange, 1 franc. — M. Cabanes, 1 franc. — M^{me} Bassal, 2 francs. — M^{lle} Bassal, 2 francs. — MM. Lenud, 5 francs. — Clapeyrein, 10 francs. — Jesupret, 5 francs. — Quête faite le jour de la Toussaint à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 36 fr. 75 cent. — Total 118 fr. 25 cent.

Les spirites ont tous souscrits, soit dans les journaux de leur localité, soit à la fête parisienne. Notre appel est clos aujourd'hui.

Le Gérant, H. JOLY.